

LE DICTATEUR ROMAIN

TRAGÉDIE DÉDIÉE A MONSEIGNEUR LE DUC D'ÉPERNON.

MARÉCHAL, André
1646

Édition critique établie par Marion Descol dans le cadre
d'un mémoire de maîtrise sous la direction de Georges
Forestier (2002-2003)

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Août 2016

LE DICTATEUR ROMAIN

TRAGÉDIE DÉDIÉE A MONSEIGNEUR LE DUC D'ÉPERNON.

PAR LE SIEUR MARESCHAL.

À PARIS, Chez TOUSSAINCT QUINET, au Palais, sous la
montée de la Cour des Aydes,

1646. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

**À HAUT ET PUISSANT PRINCE
BERNARD DE FOIX DE LA VALLETTE,
DUC D'ESPERNON, DE LAVALLETTE, et
de Cancale ; Pair et Colonel Général de
France ; Chevalier des Ordres du Roy, et de la
Jarrettière ; Prince et Captal de Buch, Comte
de Foix, d'Astarac, etc. Sire de l'Esparre, etc.
Gouverneur et Lieutenant général pour le Roi
en Guyenne.**

MONSEIGNEUR,

Quand par une douce force vous n'auriez pas gagné tous mes voeux en un moment, dans l'accueil favorable avec lequel VOTRE GRANDEUR a daigné recevoir les offres de mes très humbles services : Quand votre Bonté n'aurait pas avecque joie accepté le don que je lui ai fait avec crainte et respect, de cette pièce de Théâtre, pour la faire passer heureusement de vos mains libérales en la bouche de ces comédiens destinés seulement aux plaisirs de V-G ; et dont la Troupe que vous avez enrichie par des présents magnifiques autant que par d'illustres acteurs, se va rendre sous vos faveurs et sous l'appui de votre Nom, si pompeuse et célèbre qu'on ne la pourra juger indigne d'être à Vous. Quand dis-je, MONSEIGNEUR, mes inclinations n'auraient pas tourné vers V-G ; quand mes intérêts propres ne m'auraient pas justement porté à chercher l'honneur de votre protection, en vous dédiant cet ouvrage ; la raison seule m'obligeait d'adresser un des plus grands héros et des plus vertueux de l'ancienne Rome, à un des plus généreux, des plus nobles et des plus parfaits de notre siècle. En effet, MONSEIGNEUR, qui est-ce qui pouvait plus noblement que vous faire honneur à ce grand PAPYRE ? Et par droit de bienséance accueillir un DICTATEUR ROMAIN, qu'un Colonel de France, de qui le commandement et l'autorité s'étend dans toutes nos Armées, et le fait autant de fois Capitaine qu'il y a de divers Régiments qui les composent ? C'est cette Charge Illustre que vous soutenez aussi glorieusement qu'elle soutient la Couronne, dont elle est aussi le plus fort et le plus nécessaire appui ; c'est elle par qui l'on peut dire que vous êtes, bien que quelquefois absent, toujours de toutes nos Armées, de nos combats, de nos victoires et de nos triomphes. Mais quoi que par elle VOTRE GRANDEUR paroisse si recommandable et d'une puissance si étendue, je vous regarde plus brillant du côté de vous-même et en votre personne ; et je vous trouve plus noble et plus admirable en votre courage et en vos vertus, que magnifique et pompeux en vos dignités. Vous vous êtes de tout temps montré digne fils, comme aujourd'hui l'on vous voit digne successeur du plus grand Homme que ce siècle puisse opposer à l'Antiquité, et que la France ose bien comparer aux Grecs et aux Romains ; que trois Rois avaient élevé et que pas un n'a ni abaissé ni détruit ; que le temps en n'osant toucher à ses années, a respecté aussi bien que la Cour, les Peuples et les

Nations ; que la Fortune même a craint aussi bien que ses Ennemis ; que la bonne et la mauvaise toujours on trouvé égal ; et que toutes deux ont laissé dedans la gloire, et en la même assiette. Comme lui, MONSEIGNEUR, vous avez senti les traits de l'une et de l'autre ; et vous les avez soutenus généreusement comme lui. Je vois reluire dans toutes vos actions, outre la grandeur de courage, cette assurance et fermeté de coeur qui lui était si naturelle, et qu'il semble avoir inspirée au votre, aussi bien que ce noble et généreux sang qu'il vous a donné. Digne sang qui vous a causé tant de gloire et d'honneur, et à qui vous n'en avez pas moins apporté ; illustre sang encore qui vous a joint à nos Rois, puis que ces Princes de qui vous portez le Nom y touchaient de si près, eux qui ont donné des Reines à la Hongrie ainsi qu'à la Bohème, de qui descendent tant de têtes couronnées et ces rejetons de la Maison d'Autriche. Comme autrefois César, et devant lui mille autres courageux Romains, dont les esprits fermes et résolus étaient de la trempe du vôtre, se sont opposés à la fureur d'une populace, ou de tout un camp mutiné : de même, je vous vois avec cette même assurance, presque seul et en petit nombre, désarmer une populeuse et forte Ville, qui a souffert et repoussé l'effort de plus de soixante mille hommes. Je vous vois, MONSEIGNEUR, dans un péril, qui sans vous étonner étonna presque tout l'État, autant que les effets prodigieux qui l'affermirent par votre valeur et par votre conduite ; Je vous vois l'épée à la main, verser assez de sang pour éteindre un brasier qui dévorait votre Province, et à la tête de cette Noblesse, avec une poignée de soldats levés et armés à la hâte, défaire des rebelles soulevés sur un prétexte qui pouvait renverser cette Monarchie, et dissiper et réduire en fumée cette dangereuse Armée de mutins qui menaçaient d'y mettre le Royaume. Je vous vois dedans un détroit ouvrir un passage et les bornes de la France, et plus avant la rendre encore témoin de merveilles de votre valeur. Jusques-là, MONSEIGNEUR, tous ces grands effets de votre courage, et de cette constante fermeté qui n'est qu'aux coeurs des grands héros, ont eu leur jour, leur éclat, et leur pompe : et quoi que la fortune ou la malice de vos envieux ait tenté d'obscurcir en des occasions fâcheuses quelque peu votre gloire ; elle a toutefois conservé parmi les ombres qu'on y voulait opposer, cette secrète force de lumières qui portaient des rayons véritables de V.G. Mais ici je la vois fort oppressée, en cette prudente retraite que je nomme votre exil, et en cette dernière extrémité d'une fortune injurieuse, qui vous expose sur mer dans une frégate, ainsi que César à la merci des tempêtes ; et je vous vois à pied, dénué d'armes de pouvoir et d'assistance, au milieu de vos ennemis, au plus fort de votre disgrâce, entrer dedans votre maison comme en une place ennemie. Plus vous tâchez de vous rendre inconnu, et d'effacer le lustre de votre condition, plus cette audace presque téméraire et héroïque la fait éclater. Car c'est ici que je vous vois dedans une double et vertueuse action de courage et de piété, bien mieux et en plus grand péril qu'un fabuleux Énée, enlever votre femme, votre fille, et vos autres trésors, pour les sauver d'un embrasement général qui allait perdre et

consommer votre maison. C'est par cette prévoyance et hardiesse admirable que vous l'avez conservée, et qu'il m'est permis de vous voir dans ce premier éclat où je vous considère et vous admire tout brillant et d'honneur et de gloire, et qui ayant attiré un Dictateur pour vous rendre hommage, me force même de me déclarer et de vous dire que je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très humble et très obéissant serviteur.

A. MARESCHAL

LES ACTEURS.

PAPYRE, Dictateur Romain.
CAMILLE, Consul de Rome.
FABIE PÈRE, Sénateur.
FABIE FILS, Lieutenant général.
COMINE, Tribun militaire.
MARTIAN, Tribun du Peuple.
LUCILLE, Soeur de Camille et femme de Papyre.
PAPYRIE, Fille d'elle et de Papyre.
FLAVIE, Affranchie de Papyrie.
GARDES, du Consul.

*La scène est au Palais du Consul Camille, dans une
galerie qui donne sur le jardin.*

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Camille, Lucille, Papyrie.

CAMILLE.

Quoi ? Ma soeur, plaindre ainsi quelque peu de faiblesse ?
Ce reste de langueur qu'un mal passé me laisse ?
Je sens naître déjà d'une douce chaleur
Ce plaisir imparfait qui finit la douleur.

LUCILLE.

5 La douleur qu'on croit morte est souvent endormie,
Et ce plaisir malin réveille une ennemie :
Craignez la dans sa fin, c'est trop vous hasarder,
Vous avez en vous seul toute Rome à garder ;
10 Conservez vous pour nous, tout l'Empire en un homme,
À Lucille son frère, et son Consul à Rome.

PAPYRIE.

Le mal revient souvent alors qu'il prend congé,
L'intervalle en est doux étant bien ménagé :
Ce bel ordre et si long de piliers et d'arcades
Qui divertit les sains peut lasser les malades ;
15 Ce parterre de fleurs, ce jardin spacieux
Doit borner vos plaisirs à l'usage des yeux.

CAMILLE.

J'en reçois, Papyrie, un agréable office,
Honteux d'être réduit à ce faible exercice,
Tandis que votre père au milieu des combats
20 Rend à Rome un devoir qui demandait mon bras :
Ma vertu parle seule, et vous défend de croire
Qu'un si juste intérêt soit jaloux de sa gloire,
Puisqu'en lui résignant, et Rome et mes emplois,
Le créant Dictateur j'ai tout mis sous ses lois,
25 Que mon mal l'a rendu seul maître de l'Empire ;
J'ai pour lui de la joie, et pour moi je soupire
De voir qu'étant Consul je manque à mon pays,
Et que ma maladie ait mes desseins trahis :
En un si faible état peux-tu, superbe Ville,
30 Connaître ton Consul, connaître enfin Camille ?

LUCILLE.

Ces regrets, vrais enfants d'un noble sentiment,
 Partent d'un coeur Romain, qu'on connaît aisément,
 D'une égale vertu, parfaite, et confirmée ;
 Généreux, dans son mal comme dans une Armée,
 35 Sans force, languissant, et jamais abattu ;
 Sa faiblesse est courage, et son mal est vertu :
 En un si ferme état, Rome superbe Ville,
 Tu connais ton Consul, tu connais ton Camille !

PAPYRIE.

Inutile, malade, en un lit détenu,
 40 Les Dieux en vous sauvant ces Dieux vous ont connu ;
 Puis qu'en un si grand trouble, et contre les auspices,
 Eux, qui nous menaçaient, nous ont été propices ;
 Deux victoires ne sont qu'un prix qu'ils vous devaient,
 Et Fabie a reçu ce qu'ils vous réservaient.

CAMILLE.

C'en est trop ; parlez mieux d'un succès si prospère :
 L'une et l'autre victoire est due à votre père :
 Quoi que fasse une armée ou de bien ou de mal,
 Tout le blâme ou l'honneur retourne au Général ;
 Lui seul y fait régner et l'ordre et la police,
 50 Il instruit les soldats, les forme à la milice ;
 Les combats faits par eux sont à lui seulement,
 Chacun y prend sa part, lui, tout l'événement ;
 Le Corps doit tout au Chef, c'est l'âme qui l'inspire ;
 Si Fabie a vaincu ce n'est que pour Papire :
 55 Ce Dictateur, absent d'un Corps qui suit ses lois,
 À Rome, et sans combattre a vaincu par deux fois ;
 Le bruit de son grand nom, sa seule renommée
 A plus fait que Fabie, et que toute l'Armée ;
 Par les auspices saints qu'il a renouvelés,
 60 Les Dieux fuyaient de nous, il les a rappelés ;
 La puissance du Ciel menaçait la Romaine,
 Quand la Religion jusqu'ici le ramène ;
 Il consulte le Ciel, et par un prompt effet
 Il change le destin, ou lui-même le fait ;
 65 Forcé, contre son ordre, ah ! Qui le pourrait croire !
 Le destin à ses vœux accorde la victoire
 Si prompte qu'il n'a pas loisir de l'emporter,
 Si grande que les morts ne se peuvent conter ;
 Qui va jusques au nom détruire les Samnites,
 70 Au-delà des deux mers étendre nos limites,
 Et montrer à notre Aigle agile, impatient
 Le chemin de la Grèce et de tout l'Orient.

LUCILLE.

Cette double victoire et si grande et si pleine
 A fait toute ma joie, et fait toute ma peine ;
 75 Puisque d'entre mes bras elle enlève un époux,
 Et qu'après la bataille il s'en retourne aux coups.

Samnites : Sabins d'origine, ils
 occupaient une partie de la région de
 Naples.

PAPYRIE.

Il part ; Dieux ! Quelle hâte ! Est-elle nécessaire
S'il ne lui reste plus d'ennemis à défaire ?
La victoire du moins devait l'en divertir,

CAMILLE.

80 La victoire a forcé Papyre de partir ;
C'est elle qui m'afflige, elle que j'appréhende ;
La bataille gagnée en laisse une plus grande ;
Les ennemis défaits me font peur à leur tour,
Et changent en malheur la gloire de ce jour,
85 Ce jour sera suivi des maux que je présage :
Rome, tu te plaindras de ce triste avantage ;
Les Samnites sont morts, tant de Peuples soumis ;
Mais crains tes propres chefs plus que tes ennemis :
Papyre a la victoire ; elle-même l'offense :
90 Fabie a combattu ; mais contre sa défense.
Je sais combien la gloire et l'amour de l'honneur
Gouvernent puissamment et l'un et l'autre coeur.
D'une illustre Maison Fabie a pour partage
Les triomphes, l'honneur, le nom, et le courage ;
95 Unique rejeton des trois cents Fabiens,
Qui seul porte en son coeur les coeurs de tous les siens,
Et qui digne héritier fait revivre en un homme
Ces trois cents dans un jour sacrifiés pour Rome.
Mais sans rien feindre aussi, sans flatter votre époux,
100 Papyre est tout Romain, le plus grand d'entre nous ;
Son adresse à la guerre et son expérience
Le firent Dictateur, non pas notre alliance,
Pour occuper un lieu qu'il remplit mieux que moi,
M'acquitter envers Rome et dégager ma foi ;
105 Quel homme à commander ! Observateur sévère
Et de la discipline et de l'art militaire :
De là jugez, ma soeur, ce qu'il faut aujourd'hui
Espérer de Fabie, et craindre aussi de lui,
Lui, qui dedans un rang à flatter son envie
110 Voit sa charge offensée, et sa gloire ravie ;
Que ne fera-t-il point ? Que n'est-il pas permis ?
Que pourront ces grand Chefs, et tous deux ennemis ?

LUCILLE.

Ennemis ? Nullement ; quittez ces vains présages ;
Le Ciel les doit tourner à de meilleurs usages.

CAMILLE.

115 Le Ciel ne nous promet qu'un triste événement.

PAPYRIE.

Vous voyez que sa grâce en dispose autrement :
Une victoire enfin digne de sacrifices
Montre les Dieux changés, ainsi que leurs auspices.

CAMILLE.

120 La victoire est le mal, que peut-être les Dieux
Veulent faire tomber sur les Victorieux :
Ces deux grands ennemis...

LUCILLE.

Ils ne le peuvent être ;
Un secret révélé vous le fera connaître :
Pour finir vos soupçons, vous tirer de souci,
Papyre aime Fabie, et lui ma Fille aussi.

CAMILLE.

125 Et plus que tous les deux tous deux aiment la gloire.

LUCILLE.

Ils l'aiment, l'un pour l'autre : apprenez en l'histoire.
Papyre Dictateur élu par votre choix,
Comme l'on croyait voir au plus haut des emplois
Lieutenant général Valère votre intime,
130 Il élève Fabie à ce degré sublime :
Cette grande faveur augmente son amour :
Son père voit Papyre, et courtois à son tour
Lui consacrant son fils et pour fils et pour gendre
Est ravi de l'offrir, et l'autre de le prendre.
135 Jusques à leur retour cet hymen différé
Ne me fut qu'au départ en secret déclaré :
Mais, comme à ce penser mon plaisir renouvelle,
Mon coeur veut que ma bouche à tous deux le révèle ;
À vous, pour effacer des soupçons mal conçus,
140 Et régler nos désirs et vos soins là dessus ;
À vous, ma Fille aussi, pour vous faire paraître
Ce qu'on est à Fabie, et ce qu'il nous doit être ;
Vous porter à chérir un si noble Romain,
À lui donner le coeur, et dedans peu la main ;
145 Et de cette main propre apprêter la Couronne
À ce jeune héros à qui le Ciel vous donne,
Ce Vainqueur triomphant, à qui le Dictateur
Veut bien devoir son char, et sa fille, et son coeur ;
Dont la victoire, au lieu de lui donner ombrage,
150 Est l'effet de nos voeux, comme de son courage ;
À qui son Empereur, loin de la disputer,
Pour l'intérêt d'un gendre y voudrait ajouter.

PAPYRIE.

Papyre est trop couvert de lauriers et de gloire,
Pour vouloir lui ravir sa première victoire.

CAMILLE.

155 Croyons le : mais un autre y prétend bonne part ;
Et pour vous en parler sans envie et sans fard,
Valère m'en écrit fort à son avantage,
Et s'il ne se la donne, au moins il la partage :

160 Sans ordre de Papyre ayant craint d'avancer
Dans le premier combat, de peur de l'offenser ;
La première victoire aussi fut imparfaite ;
Mais, où des ennemis fut l'entière défaite,
Voyant battre au second l'aile qu'il commandait,
Avec elle il perça tout ce qui défendait,
165 Et par un stratagème à jamais mémorable...

SCÈNE II.

Le Garde, Camille, Lucille, Papyrie.

LE GARDE.

Comine attend, Seigneur.

CAMILLE.

Comine ? Est-il croyable ?
Un Tribun de l'Armée. Et tu dis qu'il attend.

LE GARDE.

Pour vous voir et vous dire un secret important.

CAMILLE.

170 Nous l'entendrons : qu'il entre : et ce sera lui-même
Qui vous déduira mieux ce nouveau stratagème,
Qu'il croit faire passer ici pour un secret.
Je ne m'oppose point par un zèle indiscret
À ce choix glorieux que Papyre a pu faire :
J'estime fort Fabie, et j'aime aussi Valère ;
175 Je sais qu'ils sont tous deux vertueux en effet,
Tous deux grands ; mais l'un jeune, et l'autre déjà fait,
Dans les charges formé, puissant, et Consulaire :
Je ne vous parle donc qu'en faveur de Valère :
Devant à son mérite autant qu'à l'amitié,
180 De peur d'être suspect, j'en tairai la moitié ;
Sa dernière action que nous allons entendre
Le rend digne de tout, quoi qu'il veuille prétendre.

LUCILLE.

Figurez le plus digne encor, et sans défaut ;
S'il prétend sur Fabie, il faut aller bien haut.

CAMILLE.

185 Si haut, s'il est besoin, que l'action connue
Fera voler sa gloire au dessus de la nue,
Élèvera son nom jusques dedans les Cieux.
Mais voici qui pourra vous la dépeindre mieux ;
Et je sais que votre âme en doit être charmée.

SCENE III.

Comine, Lucille, Papyrie, Camille.

COMINE.

190 Envoyé par Fabie arrivé de l'Armée...

LUCILLE.

Fabie ! Est-il à Rome ?

COMINE.

Oui, depuis un moment ;
Et je viens de sa part vous faire compliment,
Cependant qu'un devoir plus fort et nécessaire
Prêt de venir ici l'arrête chez son père.

PAPYRIE.

195 Rome ne devait voir ce vainqueur glorieux,
Qu'en un char qui porta si souvent ses aïeux :
C'est ce qu'il dût attendre, et c'est ce qu'il mérite.

LUCILLE.

200 Cette gloire dût être à ses travaux prescrite :
Mais cet honneur si grand et si bien mérité,
À son retour sans bruit ainsi précipité,
Lui peut être sans doute envié par Valère.

CAMILLE.

Pour instruire Lucille, autant que pour me plaire,
Ne nous déguisez rien ; Ami, sans passion
Parlez nous de Valère, et de son action.

COMINE.

205 Que dirai-je, après tout ? Que pouvez-vous apprendre ?

CAMILLE.

Des merveilles, ma soeur, que vous allez entendre.

COMINE.

Puisque déjà dans Rome on la sait, on la dit ;
C'est trop, dispensez moi d'en faire un vain récit.

CAMILLE.

210 Un ami de Valère ainsi doncque s'excuse ?
Je prie en sa faveur, et Comine refuse ?

COMINE.

Ami jusqu'à ce point, qu'il n'ose publier...

CAMILLE.

Une action notable, et qu'il semble envier.

COMINE.

Pour ne divulguer pas le mal qui l'a suivie,
Je la tais par respect, et non point par envie.

CAMILLE.

215 Quel mal ? De quel respect le pensez-vous couvrir ?

COMINE.

Il me fermait la bouche ; on me la fait ouvrir :
Mais forcé d'obéir, lorsque je le raconte,
Excusez mon devoir, aussi bien que sa honte.

LUCILLE.

Voilà pour un effet glorieux et charmant
220 Certes un assez triste et froid commencement.

COMINE.

Par un respect des Dieux qu'il croyait mal propices
Le Dictateur allant reprendre les auspices,
Fabie eut dans le Camp tout pouvoir, hors ce point
Jusques à son retour de ne combattre point :
225 L'absence de Papyre en l'une et l'autre armée
Ainsi qu'un haut mystère était déjà semée,
Et tenait sans combattre inutiles et vains
Le camp des ennemis et celui des Romains :
Sachant du Dictateur et l'ordre et la défense
230 Les Samnites montaient jusques à l'insolence ;
Abandonnés au jeu, noyés dans le festin,
Dans nul ordre, ils semblaient moins un camp qu'un butin ;
Et les moins dissolus, sans craindre les approches,
Nous lançaient jusqu'au camp des traits et des reproches.
235 Quand Fabie à la fin de colère enflammé,
Honteux comme un lion de se voir enfermé,
Pressé des ennemis, animé par Valère
Alluma son courage au feu de sa colère,
Et par un grand combat heureux et non permis
240 Força leur camp, défit, chassa les ennemis :
À cet exploit fameux, sa valeur animée
Même n'employa pas la moitié de l'armée ;
Je tins hors du combat dans ces occasions
Et la cavalerie, et quelques légions,
245 Que Fabie épargnait comme un Corps de réserve
Toujours prêt à donner, qui sans rien faire serve ;
Mais qui n'était plutôt dans un combat douteux
Qu'une embûche à sa gloire, un obstacle honteux
Que Valère tenait dressé contre Fabie,
250 Envieux de son rang, et même de sa vie.

CAMILLE.

Pouvez-vous lui donner ce lâche mouvement ?
Savez-vous ?

COMINE.

Je sais tout ; mais écoutez comment.
Peu devant ce combat, qui passa pour furie,
Valère seul en tête à la cavalerie
255 Avecque tout ce corps faisant ferme à ma voix
Par ordre de Fabie et que je lui portais ;
M'expose notre faute, et montre en confidence
D'un jeune général l'insolente imprudence,
Qui se portant sans crainte au combat défendu
260 Meritait sa disgrâce, et d'être seul perdu ;
Qu'à ne combattre point nous sauvions notre estime,
Pour nous purger tous deux et de honte et de crime ;
De honte, si l'on perd, jetant tout sur l'auteur ;
Comme en gagnant, de crime envers le Dictateur.
265 Pour ce coup ses raisons grandes et spécieuses
Me parurent d'esprit, et non pas envieuses ;
De son dessein caché ce voile me déçut ;
Un ami les donnait, un ami les reçut :
Mais au dernier combat, où poursuivant sa pointe
270 Fabie à leur armée avait la notre jointe,
Et poussant les fuyards des champs Pycéniens
Avait trouvé plus loin les derniers Samniens,
Vingt mille, et retranchez assez proche d'Ortone,
Où pour dernier effort la bataille se donne :
275 À tous ses intérêts me croyant attaché
Valère à cette fois m'en montre un plus caché,
Me découvre son coeur, me fait lire en son âme
Ses vœux pour Papyrie, et sa jalouse flamme ;
Qu'une égale fureur contre son général
280 L'embrasait justement et contre son rival ;
Qu'auteur de la première et seconde bataille
Pour le faire périr à toute heure il travaille,
À dessein de le perdre en cette jeune ardeur
Ou dedans les combats, ou près du Dictateur.

LUCILLE.

285 Ô lâche trahison, subtilement ourdie !
Appelez stratagème encor sa perfidie.

PAPYRIE.

Ô coeur vraiment Romain ! Ô noble amour aussi !

CAMILLE.

Qu'entends-je ? Et le combat ? Achevez.

COMINE.

Le voici.

PAPYRIE.

Il ne combattra point ; voila le stratagème.

COMINE.

290 Il me pria de vrai de faire encor de même :
Mais dedans le combat il me vit bien changer.
Rome était en péril, et Fabie en danger ;
Quand j'eus ordre, au secours de son infanterie,
D'aller faire avancer notre cavalerie :
295 L'aile gauche deux fois, comme tout se perdait,
Où comme Lieutenant Valere commandait,
Contre un gros d'ennemis, qui commençait de craindre
Fit quelques vains efforts, et témoigna de feindre,
Alors n'épargnant plus mes soins, ni mes travaux
300 Je fis ôter partout les brides aux chevaux,
Et les faisant pousser d'une horrible furie,
Tout plia, tout fit jour à la cavalerie.
Valère, qui croyait tout tendre à son dessein,
N'empêcha pas le mien qu'il eut pu rendre vain :
305 Ce stratagème étrange et difficile à croire
Par les siens, malgré lui, nous ouvrit la victoire,
Si grande que la mer en vit rougir ses ports,
Qu'Ortone eut dans ses champs tous les Samnites morts,
Que Fabie est ravi, que Valère lui-même
310 Et m'envie et s'impute un si beau stratagème,
Par qui j'ai réparé dans ce combat dernier,
Avecque mon erreur, la honte du premier.

LUCILLE.

Déserteur d'un ami, dont la gloire est flétrie,
Mais pour ne l'être point plutôt de ta patrie,
315 Que ce discours, Comine, et ta fidélité
À Fabie ont rendu ce qu'il a mérité !

CAMILLE.

Qu'une fureur jalouse aveugla bien Valère !
Et que son amitié commence à me déplaire !

COMINE.

Je ne vous feindrai rien, je l'ai même en horreur :
320 La vertu de Fabie, et ma première erreur
M'ont attaché depuis si fort à sa fortune
Que je ne veux l'avoir qu'avecque lui commune :
Aussi dans son péril j'irai jusques au bout,
Je le suis jusqu'à Rome, et le suivrai partout.

PAPYRIE.

325 Dites tout : quel péril menacerait sa tête ?
Ses lauriers craindraient-ils la foudre et la tempête ?
Qu'est-ce qui peut causer un si soudain retour ?

LUCILLE.

Quelque trait de Valère, ou peut-être l'amour.

COMINE.

C'est toute une autre cause, et qui va vous surprendre...

SCÈNE IV.

Flavie, Camille, Lucille, Papyrie, Comine.

FLAVIE.

330 Presque tout le Sénat, Seigneur, vient de se rendre...

CAMILLE.

Le Sénat ? Où, Flavie ?

FLAVIE.

En ce même Palais.

PAPYRIE, bas.

Ma crainte eut tout appris : Dieux que tu me déplais !

FLAVIE.

Fabie au milieu d'eux, ensemble avec son père
Est entré dans la salle.

PAPYRIE, bas.

Ah ! Ne crains plus, espère.

LUCILLE.

335 Avançons nous ; je meurs du désir de les voir.

CAMILLE.

Comine, allez devant ; je les vais recevoir.

SCÈNE V.
Papyrie, Flavie.

PAPYRIE.

Où vas-tu ? Quoi ? Mon coeur, tu cours après ta vie ?
Pour remettre mes sens, arrête un peu : Flavie.

FLAVIE.

Quels sens, quel triste coeur vous empêche d'aller ?

PAPYRIE.

340 Et mon coeur et mes sens y voudraient tous voler.

FLAVIE.

Si vous aviez cru voir toute Rome assemblée
Fondre dans ce palais, dont la Cour est comblée,
Et de cris applaudir à ce jeune vainqueur ;
Vos yeux auraient volé déjà, comme le coeur :
345 On n'entend à ces cris écho qui ne réponde
Fabie est la merveille et de Rome, et du Monde.

PAPYRIE.

Après ces cris de joie un les achève tous,
Un qui te surprendra ; Fabie est mon époux.

FLAVIE.

Votre époux ? Ce héros ?

PAPYRIE.

350 Ce Dieu, non pas cet homme,
Qui va faire mon sort, et le destin de Rome.

FLAVIE.

Je sais qu'il vous aimait.

PAPYRIE.

Ce que j'ai tant caché. Et tu sauras ici

FLAVIE.

Quoi ?

PAPYRIE.

355 Que je l'aime aussi.
Que nos pères d'accord attendent la journée
Qu'un prompt retour assigne à ce grand hyménée ;
Que le Sénat peut-être en ce pompeux accueil
Qui le doit justement enfler d'un noble orgueil
Vient offrir, par honneur accompagnant son père,

Ce vainqueur au Consul, et ce Gendre à ma mère :
C'est elle qui tantôt m'obligeant à l'aimer
360 Nous a tout découvert, afin de m'enflammer ;
Qui s'est en sa faveur ouverte et déclarée ;
Qui m'a par sa louange à l'hymen préparée ;
Qui de ma crainte a fait un légitime espoir,
De ma flamme un respect, de mes vœux un devoir ;
365 Et couronnant mes maux d'une fin glorieuse
A fait de mon amour une vertu pompeuse :
Vertu, devoir, respect, espoir, flamme, et langueur,
Et dignes de Fabie, et dignes de mon cœur,
C'est à vous maintenant que sans crainte et sans blâme
370 Je résigne mon cœur, j'abandonne mon âme :
Enfants doux et secrets d'un violent transport,
Que ma foi, que l'honneur vient de mettre d'accord,
À ce bonheur si grand que le destin m'envoie
Ouvrez, désirs, ouvrez tous mes sens à la joie ;
375 Ah ! Si par un excès on [en] a vu périr,
Agréable trépas ! Qu'il est doux d'en mourir !
Qu'à l'aspect de Fabie elle soit redoublée ;
Allons mourir de joie et de plaisirs comblée,
Achever son triomphe et ma vie à ses yeux.
380 Non ; vivons pour sa gloire, et pour lui plaire mieux ;
Modérons mes transports, suspendons cette joie :
Respect, couvre ma flamme, et fais que je le voie :
Allons donc recevoir triomphant, couronné
Cet époux que mon père et les Dieux m'ont donné.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Lucille, Papyrie.

LUCILLE.

385 Modérez, Papyrie, et vos cris et vos larmes ;
Je souffre autant que vous en ces rudes alarmes,
Et ce coup étonnant du sort et du malheur
Ne m'apporte pas moins de trouble et de douleur.

PAPYRIE.

Ah ! Madame, excusez ce transport légitime
390 D'un amour qui sans vous ne passait pas l'estime,
Et qui dessous vos lois augmenté de moitié
Sur un sujet de gloire en est un de pitié :
C'est peu qu'en ce revers que le destin m'envoie
Une extrême douleur suive une extrême joie ;
395 Il est vrai, ce passage et difficile et grand
Met un coeur en désordre alors qu'il le surprend :
Mais au lieu d'un mari qui flatte notre attente,
Que l'on va recevoir d'une joie éclatante,
Où l'on cherche un amant noble et victorieux ;
400 Trouver un ennemi superbe, injurieux,
Un criminel d'État, un mortel adversaire
De qui l'orgueil offense et les lois, et mon père,
Qui jusqu'entre mes bras fuit devant son courroux,
Un lion, que j'aimais dessous le nom d'époux ?
405 Ah ! C'est là le surcroît d'une misère extrême,
Contre qui ma vertu s'épuise dans moi-même,
Dont la force n'est plus qu'un dépit enflammé
Ou de l'aimer encore, ou de l'avoir aimé.

LUCILLE.

Étouffez ce dépit, dont l'ardeur vous dévore ;
410 Si vous l'avez aimé, vous l'aimerez encore :
Fabie est criminel ; mais on peut l'excuser :
Papyrie est en courroux ; mais on peut l'apaiser ;
Si l'un est mon mari, l'autre est aussi mon gendre ;
Je sais ce que je puis sur tous deux entreprendre ;
415 Je veux que mon esprit se trouve plus puissant
Qu'un courroux vertueux, et qu'un crime innocent :
Votre âme, pour faillir, est trop belle et trop haute ;

Si c'est faute d'aimer, j'ai part en votre faute ;
 Une fausse vertu vous le ferait haïr ;
 420 C'est vertu que l'aimer, puis que c'est m'obéir.

PAPYRIE.

Quelle vertu contrainte, et quelle obéissance !
 Puis que ne l'aimer pas n'est plus en ma puissance :
 Pourrais-je l'avoir vu, ce Mars humilié,
 D'un coeur doux, sans orgueil, de soi-même oublié,
 425 Applaudi du Sénat, au milieu de sa gloire,
 Demander au Consul pardon de sa victoire,
 Mettre tout son triomphe à fuir le trépas,
 Se montrer si louable à ne se louer pas,
 Envers Rome excuser un mal si profitable ?
 430 Et ne lui garder pas une amour véritable ?
 Pourrais-je d'autre part voir un père offensé,
 Un chef désobéi, dans son camp délaissé
 S'armer contre son crime ? Et de haine incapable
 Moi, voir son ennemi ? Moi, chérir le coupable ?
 435 Tous mes sens en désordre osent donc me trahir ;
 Je le tiens odieux, et ne le puis haïr ;
 Je ne le puis aimer, et je le trouve aimable ;
 Il me paraît horrible, et me semble agréable ;
 Mon père et mon amant combattent dans mon coeur,
 440 L'un mon trop de tendresse, et l'autre ma rigueur ;
 Ils m'accusent tous deux, et tous deux me font craindre ;
 Ils me blessent tous deux, et tous deux me font plaindre :
 Fabie, ah ! C'est mon père ; et tu peux l'offenser ?
 Papyre, ah ! C'est ton gendre ; et tu peux le chasser ?
 445 Arrêtez ; tous vos coups retombent sur moi-même ;
 Vous ne pouvez blesser un de vous que je n'aime :
 Ô Papyre ! Ô Fabie ! Ô coeurs trop animez !
 Vous montrez bien tous deux combien peu vous m'aimez ;
 Un vain désir d'honneur vous force, et me surmonte ;
 450 Et tous ces grands combats ne seront qu'à ma honte :
 Je vois déjà l'orage élever mille flots,
 Et Rome divisée entre ces deux héros ;
 Je vois mon père armé de sa toute puissance
 Combattre un digne effet d'une indigne licence,
 455 Fabie environné de gloire et de faveur
 Opposer le Sénat contre le dictateur :
 Que de divisions pour une chère vie
 Et trop fort défendue, et trop fort poursuivie !

LUCILLE.

Croyez qu'on n'en viendra jamais jusqu'à ce point.

PAPYRIE.

460 Qu'ont-ils fait dans le Camp ? Vous ne le savez point ?

LUCILLE.

Je sais ce que Papyre a fait dans sa colère ;
 Mais je tiens qu'il était enflammé par Valère :
 Fabie a par sa fuite évité le trépas ;
 Papyre est seul au camp, qu'il ne quittera pas ;
 465 Contre les ennemis employant son courage,

Le temps et le Sénat calmeront cet orage ;
Comme gendre Fabie en grâce retourné...
Mais il vient, ce vainqueur en triomphe mené.

PAPYRIE.

Comme ennemi d'un père, ou comme votre gendre
470 Je ne le puis fuir, et je ne l'ose attendre ;
Que ferai-je ? Ô fureur ! Que vois-je ? Ô doux transport !

SCÈNE II.

Fabie, Camille, Lucille, Papyrie.

FABIE, entrant avec Camille.

Cette Maison fera mon naufrage ou mon port :
J'ai quitté le Sénat qui m'a pris en sa garde ;
Pour juge, ou pour appui, c'est vous que je regarde ;
475 Je ne veux point avoir en mon affliction
Contre le Dictateur d'autre protection
Que ce lieu, son beau-frère, et sa femme, et sa fille.

CAMILLE.

Vous les voyez, Fabie, et toute la famille...

LUCILLE.

Qui sur les grands effets d'une insigne valeur
480 Admire votre gloire, et plaint votre malheur.

FABIE.

Quel malheur glorieux qui me fait voir encore
Tout ce que je respecte, et tout ce que j'adore !
Tout mon mal-heur, Madame, est dans mon action,
Comme toute ma gloire en votre affection :
485 Le père me poursuit ; j'évite sa colère,
Et prends pour me punir et la fille, et la mère,
Le beau-frère pour juge en ce grand intérêt,
Sa maison pour refuge, et sa voix pour arrêt.
Le Sénat me protège, et le Peuple m'honore :
490 Mais vous êtes le seul digne que je l'implore,
Camille, je remets ma vie entre vos mains,
Comme au plus généreux et plus grand des Romains ;
Toute cette faveur, que brigue en vain mon Pere,
Je la trouve en vous seul, c'est en vous que j'espère ;
495 Et je n'espérerais rien de vous, ni des Cieux,
Si mon crime n'était et noble, et glorieux ;
Il peut sans honte errer dedans votre mémoire,
Il vous est familier ; c'est même la victoire:
Craindrais-je votre arrêt, ni d'être condamné,
500 Pour les mêmes succès qui vous ont couronné ?
Et si cet attentat que veut punir Papyre
Fait moins ma gloire encor que celle de l'Empire ?
J'ai l'honneur du combat ; Rome en a tout le fruit ;
Ce combat la maintient ; ce combat me détruit ;
505 Et pour un haut exploit, dont la gloire est complice,

Au lieu d'une couronne, on m'apprête un supplice,
Une honteuse mort pour un fait vertueux :
À peine ai-je évité ce foudre impétueux,
Qui même dans le camp fumant de ma victoire
510 Allait faire tomber, et ma tête, et ma gloire :
Maintenant je la donne, et ne me défends pas ;
Je fuis l'ignominie, et non point le trépas :
Si vous, si le Sénat ordonne que je meure ;
Prononcez ; je suis prêt d'expirer à cette heure ;
515 Ce bras victorieux par un coup noble et beau
Versera mieux mon sang que la main d'un bourreau,
Et ce sang généreux offert comme en victime
Lavera ma victoire, et ma honte, et mon crime ;
Il est pur, il est noble.

CAMILLE.

Il faut le conserver;
520 Il fait triompher Rome ; elle doit le sauver ;
Elle est trop obligée à de si grands services :
Et si pour la victoire il faut des sacrifices,
Elle serait impie en rendant grâce aux Dieux
D'immoler en victime un vainqueur glorieux ;
525 Rome n'est que sévère ; elle serait barbare ;
Elle traitera mieux une vertu si rare ;
Et pour moi, suppliant envers le Dictateur
J'aimerai le Coupable, et le persécuteur,
Et nous joignant ensemble et la fille et la mère
530 Nous serons importuns autant qu'il est sévère ;
Il aura pour partie en un si grand courroux,
Et la mère, et la fille, et le Sénat, et nous.

LUCILLE.

Avec un tel appui craindrez-vous de combattre ?
Papyre sera seul ; et nous nous trouvons quatre :
535 Contre nous, contre Rome offerte à ce besoin
Ses coups seront sans force, il combattra de loin.

SCÈNE III.

Flavie, Papyrie, Fabie, Lucille, Camille.

FLAVIE.

Au contraire, il est proche : ô Fabie ! Ô Camille !
Hélas ! Le Dictateur vient d'entrer dans la ville.

PAPYRIE.

540 Dans la Ville ? Mon père ? Ô Dieux ! Qu'ai-je entendu ?
Je l'avais bien prédit ; ah ! Fabie est perdu.

FABIE.

Ce ne sera jamais qu'en vous perdant, Madame :
Mais votre peur m'assure, et sa glace m'enflamme,
Puisque ce coeur surpris montre par vos regrets
Des voeux que le silence avait tenus secrets ;
545 Si la fille en son coeur fait des voeux pour ma vie,
Craindrais-je de la voir par le père ravie ?
Entre, père cruel, viens perdre ce vainqueur ;
Je crains peu de mourir, si je vis dans son coeur ;
Ma mort, qui me fera revivre en sa mémoire,
550 Quand tu crois me punir m'est une autre victoire ;
Viens rendre ton courroux et mes désirs contents,
Noble et cher ennemi, viens doncque ; je t'attends.

PAPYRIE.

Vous le verrez trop tôt, peut-être à votre perte ;
Hélas !

FABIE.

555 A ce soupir, ma mort sur l'heure offerte
Deviendrait agréable à mon coeur amoureux ;
Quoi qu'on fasse à présent je ne puis qu'être heureux.

CAMILLE.

On a déjà trop fait d'attaquer votre vie.

LUCILLE.

560 Mais il faut prévenir cette mortelle envie ;
Secondez nous, Camille ; et déjà dans ce soin
Je vais trouver Papyre.

FLAVIE.

Il n'en est pas besoin :
Madame, il vient ici : je viens d'ouïr moi-même
Un serment qu'il a fait dans sa colère extrême,
Qu'il ne reverra point les Dieux de sa maison
Que d'un vainqueur coupable il n'ait tiré raison ;
565 Même il en a juré par ses Dieux domestiques :
Le bruit de sa fureur vole aux places publiques ;
Il résonne partout ; on n'entend que clameurs ;

Rome n'est plus que cris, que langues, que rumeurs ;
À sa voix, à ses yeux le plus assuré tremble ;
570 Par son ordre déjà tout le Sénat s'assemble :
Mais sachant qu'il passait en ce lieu pour vous voir,
Je viens d'un pas hâté vous le faire savoir.

LUCILLE.

Sans toi, belle affranchie, il nous eut pu surprendre :
Prévenons le, mon Frère, allons le voir descendre,
575 Opposons quelque obstacle à cet ardent courroux,
Arrêtons dedans l'air la foudre avant les coups ;
Elle gronde souvent, sans pour autant qu'elle tombe.

PAPYRIE.

Mais la voyant tomber, Dieux ! Quel coeur ne succombe ?

FABIE.

Le mien, qui fera voir dans un trouble si grand
580 Qu'on peut par la Vertu triompher en mourant.

LUCILLE.

Quel désespoir injuste à la mort vous convie ?
Ah ! Laissez nous, sans vous, disputer votre vie ;
Puisque votre salut est réduit à ce point,
585 Demeurez en ce lieu ; mais ne vous montrez point.

CAMILLE.

585 Ce lieu vous servira de prison, et d'asile.

FABIE.

Mais d'un temple, où mes Dieux sont Lucille et Camille.

SCÈNE IV.

Fabie, Papyrie, Flavie.

FABIE.

Mais les puis-je appeler mes favorables Dieux ?
Et pourrais-je en chercher d'autres que vos beaux yeux ?
590 Lorsque je les adore, et que je vous contemple,
Je vois mes Dieux humains, mon autel et mon temple,
Où mon coeur se consomme, et doit être en ce jour
Victime du destin, et victime d'amour ;
Et l'une et l'autre mort ne peut qu'être agréable ;
L'une est délicieuse, et l'autre est honorable ;
595 Je mourrai pour ma gloire et mon contentement,
En vainqueur par le fer, par vos yeux en amant ;
Pour ma gloire et pour vous si le trépas m'emporte,
N'est-ce pas triompher que mourir de la sorte ?

PAPYRIE.

600 C'est me perdre moi-même, et par un coup du sort
Me blessant en autrui me tuer par sa mort :

Défendez vous du fer qui causerait mes larmes,
Et ne redoutez rien du côté de mes charmes ;
Mon père vous sera plus fatal que mes yeux ;
Je puis sauver l'amant, non le victorieux.

FABIE.

605 Donc ma gloire me perd ? Ah ! Victoire funeste,
Qui détruit notre amour et l'espoir qui me reste !
Las ! Pour vous mériter je vainquis seulement,
Je fus victorieux pour me montrer amant ;
Et par un sort malin autant que plein de gloire
610 Je vous perds, je me perds par ma propre victoire.

PAPYRIE.

Ah ! sauvez votre vie, et moi-même en ce point :
Car c'est me conserver que ne vous perdre point.

FABIE.

La sauver ? Non, partout ma ruine est ouverte,
Je cours, en me sauvant, à ma plus grande perte :
615 Quoi ? Vivrai-je sans vous, et sans vous obtenir ?
Le courroux paternel viendra nous désunir :
D'un ou d'autre côté vous me serez ravie,
Je vous perds par ma mort, je vous perds par ma vie :
Ah ! J'aime mieux, sans suivre un espoir décevant,
620 Vous perdre par ma mort que vous perdre en vivant.

PAPYRIE.

Quoi ? Dans ce désespoir plus grand que sa colère
Vous m'êtes plus cruel que ne vous l'est mon père ;
Ennemis l'un de l'autre, et contre moi tous deux
Vous conspirez ensemble à détruire mes vœux :
625 Considérez qu'enfin votre vie est la mienne ;
Si l'un peut l'attaquer, que l'autre la soutienne :
Pour gagner de la gloire, et pour me mériter,
Vous vainquîtes ; vainquez encor pour m'emporter ;
Comme je fus au Camp l'objet de votre crime,
630 Que je le sois ici d'un combat légitime ;
Animez le Sénat à vous bien maintenir
Sur un crime si beau qu'on ne le peut punir ;
Opposez... Mais que dis-je ? Hélas ! Que faut-il faire ?
Opposer ? Qui ? Fabie ; un amant contre un père :
635 Ô généreux, ô doux, ô cruel mouvement !
Mais puis-je voir un père armé contre un amant ?
Contre son gendre propre, et contre Rome encore,
Qui coupable qu'il est, ainsi que moi l'adore :
Mais devrais-je adorer un qu'un père poursuit ?
640 Ce penser combat l'autre, et l'autre le détruit :
Non, mon père cruel ne le doit pas poursuivre ;
Un si noble vainqueur mérite au moins de vivre ;
Vivez, vivez, Fabie.

FABIE.

Ah ! Sans vous je ne puis ;
Et ce penser me plonge en un gouffre d'ennuis :
645 Ce père veut ma vie ; et je la puis défendre :

Mais durant son courroux je ne vous puis prétendre.

PAPYRIE.

Que prétendez-vous donc ?

FABIE.

Hélas ! je n'en sais rien ;
De me perdre plutôt que de quitter mon bien.

PAPYRIE.

Si mon père en vient-là, quoi que je le révère,
650 S'il faut qu'il vous immole à son courroux sévère ;
Autant pour vous venger qu'afin de le punir,
Ma généreuse mort nous pourra réunir ;
Il faut, pour réparer cette rigueur étrange,
Si le père vous perd, que la fille vous venge.

FABIE.

655 Au lieu de me venger contre un père et les lois,
Ce serait me punir et me perdre deux fois :
Oyez déjà mon ombre et crier, et vous dire ;
Ne me vengez pas tant, offensez moins Papyre.

PAPYRIE.

Je sais que je l'offense en ce haut sentiment
660 Qui ne peut séparer l'ennemi de l'amant ;
Que cruelle à mon père, et pour vous pitoyable
Je fais contre un devoir une faute louable :
Pour elle aussi ma mort, comme pour son courroux,
Me punit envers lui, le punit envers vous ;
665 Elle suivra la vôtre, et l'exemple d'un père ;
On doutera des deux qui fut le plus sévère,
Lui pour garder les lois, moi pour sauver ma foi ;
Ce qu'il fera sur vous, je le ferai sur moi ;
La mort nous rejoindra, si la mort nous sépare.

FABIE.

670 Ah ! soyez moins cruelle.

PAPYRIE.

Ah ! Qu'il soit moins barbare !

FLAVIE.

Ce désespoir l'emporte : ô coeurs trop généreux !
Que feront-ils ? J'en tremble et crains déjà pour eux :
Suis-les ; empêche au moins qu'on voie ici Fabie ;
Toi-même, à son défaut, prends le soin de sa vie.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Papyre, Camille, Lucille.

PAPYRE.

675 Qu'on ne m'en parle plus ; il mourra, l'insolent.

CAMILLE.

Quoi ? Voulez-vous passer pour esprit violent ?

PAPYRE.

Comme étant Dictateur, je veux passer pour homme
Qui ne voit que les lois et l'intérêt de Rome.

LUCILLE.

Rome élève son front par deux si beaux combats.

PAPYRE.

680 Rome par ce chemin serait bientôt à bas,
Elle à qui le destin promet toute la Terre
Par la religion et les lois de la guerre :
Et Fabie ose enfreindre en cette occasion
Et les lois de la guerre, et la Religion :
685 Je défends le combat pour une juste cause,
J'ai soin de mon armée ; et l'Insolent l'expose ;
Je reviens, par la peur d'un succès malheureux,
Revoir les Dieux de Rome ; et lui se moque d'eux :
Je rappelle le sort, par de nouveaux auspices ;
690 Et lui, tente les Dieux, quand je les rends propices :
Si le sort est changé, c'est par moi, c'est par eux ;
Son courage au combat a moins fait que mes vœux ;
De Rome à notre Camp j'envoyai la victoire ;
Et les Dieux dans son crime ont pris soin de ma gloire :
695 Le jeune téméraire ! il y devait périr :
Mais ceux que j'invoquais l'allèrent secourir ;
Ils regardèrent moins sa gloire que ma honte ;
Il exposait mon camp ; ils m'en ont rendu compte :
On dira de son bras, comme de ma vertu,
700 Que Papyre et les Dieux ont par lui combattu.

CAMILLE.

Mais il rend glorieux et les Dieux, et Papyre.

PAPYRE.

Mais il choque les lois, et hasarde l'Empire.

LUCILLE.

Son courage est sa loi ; l'Empire est conservé.

PAPYRE.

Non pas ; si l'on ne perd celui qui l'a sauvé :
705 Si les lois dépendaient d'un si jeune courage,
Et l'Empire et les lois feraient bientôt naufrage ;
Le courage parfois ne sert qu'à nous trahir ;
Qui veut bien commander doit savoir obéir ;
Sans cet ordre les chefs n'auraient plus de puissance,
710 Et la guerre serait un monstre de licence :
Quoi ? Donner un combat, que j'avais défendu ?

LUCILLE.

Le succès de sa faute en a bien répondu.

PAPYRE.

Répond-il d'une ardeur qui peut perdre les autres ?
Auront-ils des succès toujours pareils aux nôtres ?
715 Faisons leur un exemple épouvantable et grand
D'un chef, bien que vainqueur, qui sur l'ordre entreprend,
Et dedans la carrière à ces grands coeurs ouverte
Que Fabie aujourd'hui les sauve par sa perte.

CAMILLE.

Plutôt par la clémence enseignez leur à tous
720 Cet art plus glorieux de vaincre son courroux ;
Vous-même devenez un mémorable exemple,
Qu'en la guerre, en la paix toute Rome contemple ;
Et montrez par un trait qui vous va couronner
Que Fabie a fait mal s'il lui faut pardonner :
725 Le meilleur Empereur n'est pas le plus sévère ;
Voyez ce qu'avant vous fit Camille mon père :
Un téméraire Chef, qui l'avait offensé,
Fut compagnon d'honneur par lui-même avancé :
Quel pardon, qui passa jusqu'à la récompense !
730 En une faute heureuse imitez sa clémence ;
L'exemple en est célèbre, et c'est d'un Dictateur
Que Rome nomme encor son second fondateur.
Cincinnate autrefois...

PAPYRE.

Suffit qu'il m'en souviennne :
Mais chacun suit sa voie ; et ce n'est pas la mienne :
735 Fabie est glorieux au dessus du pardon ;

Il ne peut demander, ni moi, faire ce don.

LUCILLE.

Je l'implore pour lui ; donnez le à mes prières.

PAPYRE.

L'importance du fait les rend ici légères ;
Non, vous ne savez pas ce que vous demandez.

LUCILLE.

740 Un héros, qu'on poursuit.

PAPYRE.

Qu'en vain vous défendez.

LUCILLE.

Je défends un vainqueur.

PAPYRE.

Ah ? C'est trop entreprendre ;
Ce vainqueur doit périr.

SCÈNE II.

Papyrie, Papyre, Flavie, Lucille, Camille.

PAPYRIE.

Mais non pas votre gendre.

PAPYRE.

Que ce nom me surprend ! Lucille, qu'est-ce ci ?

PAPYRIE.

Ah ! Donnez moi sa vie.

PAPYRE.

Et toi, ma fille, aussi !

745 Quoi ? Toute ma maison me combat, et conspire
Contre l'autorité que je garde à l'Empire ?
Conspirez pour Fabie, et combattez tous trois ;
J'aurai pour moi l'Empire, et la force, et les lois.
Que parles-tu d'un Gendre : et quelle est cette audace
750 Qui te fait demander et sa vie, et ma grâce ?
Quoi ? Pour mon ennemi, qu'un crime rend Vainqueur,
Ta bouche ose s'ouvrir aussi bien que ton coeur ?
Quelle indiscretion ? Où va cette imprudence ?
Madame, et l'on trahit ainsi ma confiance ?
755 Vous êtes femme enfin, et vous avez parlé.

LUCILLE.

Je suis mère de plus, et j'ai tout révélé :
Mais quand bien j'aurais tu ce qu'il fallait apprendre,
La parole vous lie, est-il moins votre gendre ?

PAPYRE.

Le secret n'était pas si prêt à publier :
760 Ma parole est sacrée, elle me doit lier ;
Oui oui, nous la tiendrons. Vous n'avez su vous taire ;
Ma Fille a trop appris, et n'ose que trop faire :
Mais un moyen me reste, en le faisant punir,
D'acquitter ma parole, et ne la pas tenir ;
765 Je la dégagerai, sans que je la viole,
Et romprai ce lien, sans rompre ma parole :
Fabie est donc mon gendre : et pour ne l'être pas,
Je me puis dégager bien tôt par son trépas ;
Je punirai son crime.

PAPYRIE.

Ah ! Mon père !

PAPYRE.

Et le vôtre.

PAPYRIE.

770 Sachez que son trépas sera suivi d'un autre :
Regardez votre foi, ma douleur, et son rang ;
Épargnez votre gendre ; épargnez votre sang ;
Nous avons mérité tous deux votre colère ;
Mais il est votre gendre, et vous êtes mon père.

PAPYRE.

775 Mais il est criminel, et vous, bien plus que lui.
Mais...

LUCILLE.

Ferez-vous périr votre race aujourd'hui ?
Croyez que je suivrai le destin de ma fille :
Quoi ? Pour un point d'honneur perdre votre famille ?

PAPYRE.

Ce point va conserver le pouvoir souverain,
780 Qui m'anime à ce coup et me hausse la main ;
Ma main lui va donner ce que Rome demande ;
Si Fabie est trop peu, ma famille en offrande ;
Si ma famille encore est peu pour son besoin ;
Tout mon sang coulera dans un si noble soin ;
785 Ma Dictature attend un exemple si rare ;
Elle, ou lui, doit périr.

PAPYRIE.

Quel exemple barbare !
Répondons lui de coeur ; s'il faut mourir, mourons.

LUCILLE, S'en allant avec sa fille.

Cruel, va l'immoler ; dans peu nous le suivrons.

CAMILLE.

Voyez ce qu'en ces coeurs produit votre colère.

PAPYRE.

790 Quelle fureur ? Ô Dieux ! Retenez les, mon frère :
J'en demeure interdit.

SCÈNE III.

Flavie, Camille, Fabie, Papyre, Comine.

FLAVIE.

Seigneur, n'avancez pas :
C'est courir à la mort ; elle est dessus vos pas ;
Ayez plus de respect, ou de soin pour la vie.

CAMILLE.

Elles sont déjà loin : va, cours après, Flavie.

FABIE.

795 Avançons.

PAPYRE.

Ah ! C'est trop balancer mon courroux ;
Il tombera... Que vois-je ? Il tombera sur vous :
Quoi ? Tous deux à mes yeux, dedans ce trouble extrême,
Vous venez me braver jusqu'en ce palais même ?

FABIE.

Nous venons au devant d'un foudre en sa fureur.

COMINE.

800 Contenter le courroux d'un puissant Empereur.

FABIE.

Tous deux en vrais Romains, lui de mon sort complice,
Moi, n'ayant pu souffrir la honte d'un supplice,
Nous venons généreux à vos pieds apporter
Deux têtes, qu'on pouvait contre vous disputer.

PAPYRE.

805 Quoi ? Ces coeurs sont rendus, ces ardents à combattre ?
Ces courages plieront, quand je crois les abattre ?
Relevez les ; j'ai honte à vous voir relâcher ;
Soyez, en résistant, dignes de me fâcher :
Donc Fabie est rebelle aux lois, dans mon armée ?
810 Et dans Rome, ses feux ne sont plus que fumée ?
Le Sénat le soutient, il peut faire un parti ;
Et devant le combat son coeur s'est démenti ?

FABIE.

Mon coeur ne le saurait, il est le même encore ;
Mais plus il est puissant, et plus il vous honore :
815 Sans liguier le Sénat, sans armer nos maisons,
Mon respect sera seul ma force, et mes raisons.
Mon courage osa trop, il se laissa surprendre,
Il déroba la gloire ; et je vous la viens rendre ;
Je vous rends mes honneurs, ma dignité, mon rang ;
820 Acceptez ma victoire, et prenez tout mon sang.

PAPYRE.

Je veux tirer ce sang, non pas qu'on me le donne ;
L'ennemi me déplaît, alors qu'il s'abandonne :
Votre victoire n'est que d'un crime éclatant
Le fruit qu'un criminel doit au sort qui l'attend.

FABIE.

825 Avancez donc ce sort, tranchez ma destinée.

PAPYRE.

Le Sénat le doit faire, et dans cette journée.

FABIE.

Daignez avec Camille ici la terminer ;
Il m'est tout un Sénat, et me peut condamner ;
Vous connaîtrez tous deux combien je vous respecte :
830 Sa vertu moins qu'à moi vous doit être suspecte ;
Il en peut décider devant vous, et chez lui.

PAPYRE.

Loin d'être votre juge, il s'est fait votre appui.

CAMILLE.

Je le suis de sa gloire, et de son innocence,
Qui fait une vertu d'un crime de licence ;
835 Son coeur, par un remords et noble et généreux
Désavoue à ses bras ce qu'il a fait par eux,
Il renonce à sa gloire, et leur en fait reproche :
Et ce coeur ne saurait toucher un coeur de roche.

PAPYRE.

840 Il le touche, il le perce, et ne l'ébranle point ;
Ce rocher s'affermit, et demeure en un point.

FABIE.

Je voi qu'en lui l'amour a fait place à la haine ;
Ce point me l'a fermé, ce point seul fait ma peine ;
Ce point détruit la grâce où j'allais recourir,
Et plus fort que mon crime il me fera mourir ;
845 Il endureit ce coeur qui fut pour moi si tendre,
Et vous fait oublier que je suis votre gendre.

PAPYRE.

Mon gendre ? Un criminel ? Non, vous ne l'êtes plus :
Ne cherchez point ce titre et des noms superflus ;
C'est en m'obéissant qu'il fallait le paraître.

FABIE.

850 Les combats m'ont fait voir bien plus digne de l'être ;
Et je n'ai recherché d'être victorieux
Que pour rendre encor plus votre choix glorieux,
Que pour justifier une si haute place
Acquise en votre armée, ainsi qu'en votre grâce ;
855 Et par une victoire entrer plus dignement
Dedans votre maison en vainqueur, en amant :
Mais par cette Victoire, à ma première entrée,
Mon amour pour triomphe a la mort rencontrée.
Je l'attends ; mais plus noble, et digne de mon coeur :
860 Que le bras de l'amant punisse le vainqueur ;
Souffrez que mes lauriers s'immolent à ma flamme,
Que ce fer à vos pieds lui consacre mon âme ;
Pour sauver mon honneur, permettez que mon bras,
Ce fameux criminel qui donna ces combats,
865 Sans attendre un bourreau qui souillerait ma gloire,
Verse ici tout mon sang, pour laver ma victoire.

SCÈNE IV.

**Papyre, Fabie père, Camille, Fabie fils,
Comine.**

PAPYRE.

Dieux ! Que sens-je ? Est-ce moi ?

FABIE père, voyant son fils à genoux.

Dieux ! Que vois-je ? Est-ce lui ?
Quel spectacle ? Ô mes yeux ! Ô mon coeur ! Quel ennui ?

COMINE.

Quel furieux transport ! Et que vouliez-vous faire ?

FABIE Fils.

870 Trop peu pour mon amour.

FABIE père.

Mais bien trop pour ton père :
Qu'ai-je dit ? Je me trompe ; et tu n'es pas mon fils ;
Lâche, ce que tu fais détruit ce que tu fis :
Quoi ? Pour une victoire et si grande et si pleine
Implorer ce Cruel ? T'exposer à sa haine ?
875 Lui demander la vie ? Ô honte ! Ô lacheté !

FABIE Fils.

Moi ? Mon père.

FABIE père.

Tais-toi : puis-je l'avoir été ?
Ce coeur remporta-t-il une double victoire ?
Ce coeur pourrait-il bien ternir ainsi sa gloire ?
A-t-il tant de faiblesse ? Eut-il tant de vigueur ?
880 Infâme, réponds moi ; réponds moy, noble coeur :
Mais lâche et généreux, que me peux-tu répondre ?
On voit une action dans l'autre se confondre ;
L'une me fait horreur, et l'autre a des appas ;
Par elles c'est mon dils, et si ce ne l'est pas :
885 Parle, fils généreux ; mais plutôt parle, infâme ;
As-tu doublé ton coeur ? As-tu doublé ton âme ?
Mais quel aveuglement à ma colère est joint !
Je t'impute deux coeurs, lâche, tu n'en as point ;
Après une victoire et si belle et si rare,
890 Tu viens de le laisser aux pieds de ce barbare :
Peux-tu bien racheter une vie à ce prix,
Digne de ses rigueurs, digne de ses mépris ?
Ta victoire peut elle être encore enviée ?
Il te la doit céder ; ah ! Tu l'as bien payée :
895 Quoi ? Demander la vie ? Un Fabie, un Romain ?
As-tu perdu ton coeur ? Qu'as-tu fait de ta main ?
Pour effacer ta honte, et pour finir ma peine,

FABIE Fils.

J'ai vécu pour l'honneur ; je veux mourir de même.

PAPYRE.

930 Mourir par désespoir est une erreur extrême.

FABIE père.

Qui, Cruel ; mais ici rien n'est désespéré :
À t'ouïr, on croirait son trépas préparé ;
Tu crois que le Sénat selon tes vœux l'apprête ;
Tu refuses sa main, pour mieux avoir sa tête ;
935 Ce n'est pas de son bras que tu veux obtenir
Une mort qui te venge et le puisse punir :
Ta douceur n'est que feinte, et je vois ta malice ;
Tu retardes sa mort, pour hâter son supplice ;
C'est dessus son honneur que tu veux te venger :
940 Mais le Sénat est juste, et doit le protéger :
Tu n'en veux qu'à son nom, tu n'en veux qu'à sa gloire ;
Ta jalousie est claire, et ta malice est noire ;
Ton lâche procédé, violent, factieux
Met son crime si haut qu'il t'en montre envieux ;
945 Son crime, qui t'offense, est si beau, qu'il nous flatte ;
Nous eussions tû sa gloire, et tu fais qu'elle éclate ;
Rome, qu'elle enrichit, porte au dessus des lois
Ce crime, qui n'est plus crime que dans ta voix ;
Que ta voix anoblit, que ta rigueur illustre,
950 Qu'elle fera passer de l'un à l'autre lustre ;
Ce crime, honneur de Rome, et dont l'accusateur,
Ou plutôt l'envieux, est un grand Dictateur ;
Ce crime, qui la sauve, et que le Camp renomme ;
Pour qui l'on dût ouvrir tous les temples de Rome,
955 Pour faire sacrifice, et rendre grâce aux Dieux
Des victoires qui vont perdre un victorieux :
Je ne le nomme point ton ami ni ton gendre ;
Je retire mon sang quand tu le veux répandre :
Veux-tu, pour confirmer l'alliance et l'accord,
960 Le signer par son sang, l'arrêter par sa mort ?
Tigre, va le répandre, et tigre, va le boire :
Mais révère son nom, punissant sa victoire ;
Songe au sang précieux, qu'elle-même épargna,
Que tu la pouvais perdre, et qu'il te la gagna :
965 Vois...

PAPYRE.

Quoi voir ? J'ai trop vu sa désobéissance,
Et je vois même ici braver ma puissance :
Quel insolent orgueil ? Craignez...

FABIE père.

Je ne crains rien :
La crainte est aux méchants ; nous en différons bien :
Connais mieux ton pouvoir, et les âmes romaines ;
970 Nous avons eu l'éclat des marques souveraines :
Je craindrais ? Moi ? Consul, trois fois, et Dictateur ?
Les Romains m'ont vu maître, et non persécuteur ;

Sans perdre les vainqueurs j'emportais la victoire.

PAPYRE.

975 Ah ! C'est trop offenser et ma charge et ma gloire :
Nous verrons au Sénat quel pouvoir nous avons,
Je vous attendrai là.

FABIE père.

Fort peu ; nous vous suivons.
Allons, mon fils, allons disputer de ta vie.

CAMILLE.

J'en désespère, et plains l'un et l'autre Fabie.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Lucille, Papyrie.

LUCILLE.

Puisqu'ils sont au Sénat, j'ose encore espérer :
980 Et ce moment fatal nous donne à respirer.

PAPYRIE.

Mais à pleurer plutôt : que dis-je ? En ces alarmes
Pour le sang de Fabie est-ce assez que des larmes ?
Son trépas est certain, mon père l'y conduit :
Voyez voyez l'état où mon cœur est réduit :
985 Quoi ? Ce victorieux, que toute Rome admire,
Au milieu de sa gloire en triomphant expire ?
Et ce qui dans mes sens fait naître plus d'horreur,
Mon père impétueux l'immole à sa fureur.
Est-ce un gendre ? Est-ce un père ? Et suis-je encor sa fille ?
990 Ne considérer point son rang ni sa famille ?
Sa foi, leur amitié, ma sainte affection,
Vous-même, Rome entière, et sa protection ?
Malgré tout le Sénat, qui respecte sa gloire,
Accabler ce vainqueur sous sa propre victoire ?
995 Suivre contre nos vœux son violent transport ?
Ôter à sa maison un si noble support ?
Un gendre, dont la gloire honorait sa famille ?
Est-ce un père en effet ? Et suis-je encor sa fille ?

LUCILLE.

Vous l'êtes, Papyrie, et dans ce sentiment
1000 Vous témoignez assez de l'être noblement ;
Fidèle Amante autant que fille généreuse
Vous blâmez justement sa loi trop rigoureuse ;
Comme vous je la blâme, et suis pour votre amant :
Mais...

PAPYRIE.

Veut-on que j'étouffe un juste mouvement ?
1005 Donc après sa parole et donnée et reçu
Son gendre par sa mort verra sa foi déçue ?
Est-ce comme il la donne ? Est-ce comme il la tient ?
Je me trouve engagée ; à peine il s'en souvient :

C'est mon époux enfin ; et quoi qu'il en advienne ;
1010 Mon père rompt sa foi ; je veux tenir la mienne ;
Et pour la bien tenir, compagne de son sort,
Puisqu'il s'en va mourir, je n'attends que la mort.

LUCILLE.

Ce sentiment est juste, encore que trop tendre :
Dans un sort si cruel vous la devez attendre :
1015 Mais l'attendre, ma fille ; et non pas prévenir
Par elle le trépas d'un qu'on ne peut punir ;
Le Sénat, toute Rome obligée à sa gloire
Maintiendra le vainqueur, admirant la victoire ;
Ou son propre destin s'étendant dessus nous
1020 Me fera suivre un gendre, et vous, suivre un époux :
Mais faut-il prévenir nous-mêmes son supplice ?
Vous savez qu'on prépare au temple un sacrifice ;
Allons faire rougir en ce dernier ressort
Les autels pour sa vie, ou les Dieux pour sa mort ;
1025 On les verra fléchis par nos vœux légitimes,
Ou nous-mêmes servir de dernières victimes ;
Notre sang va braver, à la face des Dieux,
Le courroux de Papyre, et la haine des Cieux ;
Nous saurons...

SCÈNE II.

Lucille, Flavie, Papyrie.

LUCILLE.

Mais enfin que saurons-nous, Flavie ?

FLAVIE.

1030 Qu'il reste quelque espoir encore pour sa vie :
N'étant par le Sénat absous ni condamné
Fabie en est au peuple, et l'appel est donné ;
C'est toute la faveur qu'on a faite à son père.

PAPYRIE.

Qui flatte un peu nos maux, et qui n'est que légère.

FLAVIE.

1035 Comine allant au Peuple annoncer ce décret
Me l'a dit vers le temple, où déjà tout est prêt.

LUCILLE.

Le peuple aura le soin de conserver sa vie.

PAPYRIE.

Papyre pour le perdre encore a plus d'envie :
Le Sénat tout puissant n'ayant pu le sauver,
1040 Rome pour son salut ne peut plus rien trouver ;
Non, le Peuple est trop féible, il a trop d'inconstance ;
Mon père est trop entier, il a trop de puissance :

L'un donc étant trop fort, l'autre mal défendu,
Fabie est mort, hélas ! Mon époux est perdu :
1045 Qu'attendrais je du peuple ? Ô destin ! Ô mon père !
Ah ! Je vois l'un et l'autre également sévère ;
Digne amant, noble époux, vainqueur plus glorieux,
Rien ne te peut sauver.

LUCILLE.

Il reste encor les Dieux ;
Implorons donc le Ciel, et recourons aux temples ;
1050 On a de leur faveur d'aussi rares exemples.

PAPYRIE.

Un mal si proche attend un plus prochain secours ;
Je n'en espère rien : mais ayons y recours.
Que demander au Ciel, pour m'être plus prospère,
Ou la honte, ou l'honneur, d'un époux, ou d'un père ?
1055 L'un et l'autre en ce jour doit vaincre, ou doit céder ;
Aucun bien, sans un mal, ne me peut succéder ;
Si Fabie est plus fort, Papyre enfin succombe ;
L'un vainqueur, l'autre meurt ; l'un sauvé, l'autre tombe :
Soutenez les tous deux, et pour m'être plus doux,
1060 Dieux, apaisez mon père, et sauvez mon époux.

LUCILLE.

Allons pour un tel bien implorer leur puissance.
Mais les voici tous deux : évitons leur présence.
Toi, viens nous par sa vie ôter un grand dessein,
Ou plonger par sa mort un poignard dans le sein ;
1065 Vois tout ce qui se passe, et nous le viens redire.
Qui doit céder ; des Dieux, de nous, ou de Papyre ?

SCÈNE III.

Papyre, Fabie fils.

PAPYRE.

Serez-vous comme une ombre attachée à mes pas ?
Dans la chambre, en ce lieu, quoi ? Ne me quitter pas ?

FABIE.

Non ; que je n'aie enfin obtenu cette grâce
1070 Qu'il faut qu'en sa colère un ennemi me fasse :
Un ennemi ? Que dis-je ? un père, un Souverain ;
Dont mon destin implore ou le coeur, ou la main ;
Le coup, ou la pitié ; la mort, ou la tendresse ;
Je ne dois qu'à vous seul, à vous seul je m'adresse :
1075 En vain j'ai vu pour moi le Sénat agité :
Flatté par mille amis, par mon père excité,
Encor que mon respect vous déplaise, et l'offense,
Je n'ai pas daigné dire un mot en ma défense ;
Défendrais-je mon sang, si vous le demandez ?
1080 Attendrais-je un arrêt, si vous ne le rendez ?
Le Sénat respectant ma tête, et vôtre foudre ;

Ne m'a pu condamner, et n'ose pas m'absoudre,
 Comme il n'accorde rien, il n'a rien refusé ;
 Quoi qu'il m'ait par prière envers vous excusé,
 1085 Quand mes Juges soumis priaient pour le coupable
 J'accusais dedans moi leur zèle favorable ;
 Ils cherchaient mon salut ; et mon coeur généreux
 Dans ces communs souhaits était même contre eux ;
 Eux regardaient ma vie, et moi votre colère,
 1090 Sachant que je ne puis et vivre, et vous déplaire ;
 Que sans rentrer en grâce, et dans votre amitié,
 Le jour m'est odieux, ainsi que leur pitié ;
 Un seul moyen rendra leur assistance vaine ;
 Demeurez en colère, et ma mort est certaine :
 1095 Quoi ? Perdre Papyrie, et perdre mon amour ?
 C'est pis que perdre ensemble et la gloire et le jour :
 Est ce de votre foi ce que je dûs attendre ?
 Qu'est devenu ce coeur, qui fut pour moi si tendre ?
 Lui, qui m'a tant aimé, pourrait-il me haïr ?

PAPYRE.

1100 Qu'est devenu ce coeur, qui devait m'obéir ?
 Lui, que j'obligeai tant, et dont je dus attendre
 La foi d'un Lieutenant, comme la foi d'un gendre ;
 Lui, de qui le respect et l'amour me flattait,
 Pouvait-il m'offenser alors qu'il combattait ?
 1105 Pour rendre ma puissance et ma gloire étouffées
 N'avez-vous pas brûlé les armes, les trophées ?
 Croyant dans la fumée obscurcir mon renom,
 Et dessous cette cendre ensevelir mon nom ?
 Ce nom pourra, sans vous, passer à la mémoire ;
 1110 Ce nom peut honorer la plus belle victoire,
 Des infracteurs des lois ennemi capital
 Ce nom doit triompher, et vous être fatal.

FABIE Fils.

Ce nom m'est vénérable autant que vous sévère ;
 Je l'honorais au Camp, ici je le révère :
 1115 Je devais à ce nom ce qu'un zèle pieux
 Par un voeu solennel me fit donner aux Dieux,
 Les dépouilles d'un Camp sur l'ennemi tirées
 Pour cet heureux succès leur furent consacrées.

PAPYRE.

Ô le masque pieux d'un courage zélé,
 1120 Qui forge aux Dieux un droit, lors qu'il l'a violé !
 Que la Religion, qui couvre son offense,
 Détournait de combattre autant que ma défense.

FABIE Fils.

L'avantage de Rome offert presque à mes yeux
 Ne me semblait venir que de la main des Dieux ;
 1125 Et contre un ordre étroit ayant l'âme trop haute,
 J'ai cru qu'une victoire effacerait ma faute.
 Mais puisque je ne puis éviter le trépas ;
 Que la loi, comme vous, est sourde et n'entend pas ;
 Que sans rien expliquer elle ordonne, et décide ;

1130 Qu'elle et vous me défend d'être mon homicide :
 Quittez ce grand courroux, armez vous de la loi ;
 Et je vais contenter vous, les Dieux, elle, et moi.
 Pour montrer qu'on m'en veut, et non pas à ma gloire,
 Punissez donc mon crime, et non pas ma mémoire ;

1135 Il est, vous le savez, noble et victorieux ;
 Que je souffre un trépas, comme lui, glorieux ;
 Éloignons en ces noms de honte, et de supplice ;
 En vainqueur j'ai failli, qu'en vainqueur je périsse ;
 Que je meure en Fabie, et qu'il me soit permis

1140 D'aller chercher la mort parmi nos ennemis ;
 Ainsi que j'ai failli, que je meure en grand homme ;
 Que mon dernier soupir donne un triomphe à Rome ;
 Que j'ajoute, en mourant, quelque lustre à son sort ;
 Qu'elle admire ma vie, et profite en ma mort :

1145 Les Samnites encor de reste ont quelque Ville ;
 Que j'aïlle les forcer jusques dans leur asile,
 Expirer au dessus de leurs derniers remparts,
 Percé comme couvert de piques et de dards ;
 Que sur un tas de morts le dernier des Fabies

1150 Tombe avec ce grand nom qui les veut pour hosties ;
 Sous votre ordre une fois combattant à vos yeux
 Que j'aïlle demander un trépas glorieux
 À ceux que j'ai vaincus contre votre défense,
 Que ma valeur expie un crime de vaillance :

1155 Puisqu'il faut par la loi périr, je périrai ;
 Vous serez satisfait ; et je triompherai ;
 Souffrez...

PAPYRE.

Quoi ? Ce triomphe ? Il n'est pas légitime ;
 Ce serait couronner non pas punir le crime ;
 Voilà, pour vous flatter, un grand et vain effort ;

1160 C'est choisir son naufrage, et chercher un beau port,
 Un criminel jamais s'est-il fait son supplice ?
 La vertu seule attend ce qu'il donne à son vice :
 C'est gloire que d'avoir des remparts à forcer ;
 La loi vous doit punir, non pas récompenser :

1165 Ces portes de la mer, ces villes des Samnites,
 Matières de triomphe à ma charge prescrites,
 Attendent que mon bras qui portera leur sort
 Fasse en ces lieux voler et notre aigle, et la mort ;
 Et m'offrent un triomphe, et des honneurs suprêmes,

1170 Que vous avez souillés par vos victoires mêmes :
 Contre elles j'arme aussi, non ma sévérité,
 Mais les lois, pour punir votre témérité :
 Attendez même sort qu'eut le fils de Manlie ;
 Votre crime est plus grand, un moindre noeud nous lie ;

1175 Son sang n'eut par sa mort qu'un combat à laver ;
 Mais le vôtre en a deux, et se peut moins sauver.
 Ce n'est pas qu'en effet mon amitié blessée
 Ne combatte pour vous encore en ma pensée ;
 Je sais ce que je perds, et Rome, en vous perdant :

1180 Mais Rome et moi perdrons bien plus en vous gardant.
 J'oi la force des lois, qui languit et soupire ;
 Le pouvoir souverain , l'intérêt de l'Empire
 Gémit par cet avis dans mon coeur entendu ;
 Perds un homme, Papyre ; ou bien tout est perdu.

L'aigle romaine, l'étendard de la République et de l'Empire. [L]

1185 Ô lois ! Apaisez vous ; sa perte est assurée ;
L'Empire la demande, et mon coeur l'a jurée ;
Votre victime attend, et le supplice est prêt.
Mais Dieux ! mon amitié s'oppose à mon arrêt :
Perdre un gendre, un héros, un démon de vaillance ?
1190 Quel sang ! Quel crime aussi ma justice balance !
Rome à Rome s'oppose en un coup si fatal ;
Le sauver ? Que de bien ! Le sauver ? Que de mal !
Mais c'est trop balancer ; la chose est résolue ;
Ton intérêt l'emporte, ô Puissance absolue !
1195 Il mourra. Mais pourtant lorsque je le promets
Défendez vous, Fabie, et je vous le permets :
L'appel en est au peuple, où déjà l'on s'assemble ;
Votre père... Il paraît, et les tribuns ensemble :
Prévenez mon courroux, allez seul les trouver ;
1200 Tâchons, moi de vous perdre ; et vous de vous sauver ;
Mon coeur, qui vous perdra, montre bien qu'il vous aime,
De vous encourager encor contre moi-même.

FABIE Fils.

Puis que vous l'ordonnez ; et bien donc, sauvons nous.

SCÈNE IV.

Fabie père, Papyre, Comine, Martian, Fabie.

FABIE père.

Arrêtez, arrêtez ; et quoi ? Me fuyez-vous ?

PAPYRE.

1205 Nous allons tous au peuple ; et moi, je vous devance.

MARTIAN.

L'assemblée est fort grande, on est à l'audience ;
Le Peuple prêt de rendre un arrêt solennel
Demande à haute voix le vainqueur criminel,
Et que le Dictateur pour la chose commune,
1210 Daigne en les visitant honorer la tribune :
Je viens, pour vous y suivre, et vous accompagner.

FABIE père.

Moi, pour vous dire encor...

PAPYRE.

Et pour ne rien gagner :
Épargnez des discours, que je ne puis entendre.

FABIE père.

1215 Épargnez donc mon Fils, épargnez votre gendre :
Et pour lui rendre un Juge, un Dictateur plus doux,
Permettez qu'en ce lieu j'apaise son courroux ;
Ayant émeu les flots, j'adouci la tempête :
La foudre est dans vos mains, qui gronde sur sa tête ;

Vers le Peuple, au Sénat, partout elle le suit ;
1220 Enfin tous mes efforts, qui font un si grand bruit,
Et tant d'éclairs ne sont à mon coeur qui succombe
Que les avant-coureurs d'un tonnerre qui tombe :
Ah ! Que n'en êtes-vous armé pour mon trépas !
Ce grand coeur, qui se rend, ne succomberait pas ;
1225 Je verrais, sans frémir, éclater ce tonnerre,
Et plutôt que mon coeur trembler toute la terre.
Mais voir un fils unique, et noble et glorieux,
Reste des Fabiens, qui vaut tous ses aïeux ,
Qui fit tout mon espoir, qui fait toute ma crainte,
1230 Péri par un supplice, et sa maison éteinte ?
Ah ! C'est un coup du Ciel, comme vous, inhumain,
Et contre qui mon coeur cesse d'être Romain :
Dedans ce désespoir il se plaint, il soupire,
Ne connaît plus le Ciel, le Sénat, ni Papyre
1235 Et tient pour ennemis cruels, injurieux,
Papyre, le Sénat, et le Ciel, et les Dieux.

PAPYRE.

Et les Dieux, et le Ciel, le Sénat, et moy-même
N'écoutons point la voix d'un désespoir extrême :
Ce sentiment Romain, que vous nommez courroux,
1240 Rien ne peut l'adoucir, ni le Sénat, ni vous ;
Le Peuple nous attend, et fera moins encore :
Je vay perdre Fabie, et dans moi je l'adore ;
Et mes sens généreux sont si fort combattus
Que je punis son crime, admirant ses vertus.
1245 Elles parlent dans moi, leur puissance est bien forte,
Elle attire mon coeur ; mais Rome enfin l'emporte ;
C'est son intérêt seul qui combat sous le mien ;
Je vais bien attaquer, mais défendez vous bien.

FABIE Fils.

À quoi ce grand combat ? Que sert cette défense ?
1250 Je connais que mon sort est en votre puissance
Que le Peuple ne peut...

MARTIAN.

Le Peuple enfin peut tout.

FABIE père.

Oui, puis qu'il faut combattre, allons jusques au bout ;
Remuons tout l'état pour le salut d'un homme,
Et que Rome aujourd'hui combatte contre Rome ;
1255 Les services présents pourront bien soutenir
Un vainqueur que l'on perd, de peur de l'avenir :
Punir une victoire et certaine, et si grande,
Pour un mal incertain, et que l'on appréhende ?
Rome peut abolir de si timides lois,
1260 Ou du moins adoucir leur rigueur une fois ;
Le fruit qu'elle en attend ne vaut pas l'avantage
Qu'elle a déjà reçu d'un si noble courage ;
C'est avancer sa perte, augmenter son ennui
Que de faire périr un homme tel que lui,
1265 Et qui peut rendre à Rome un Monde tributaire ;

Pour ce grand intérêt les lois doivent se taire.

PAPYRE.

Si pour Rome la loi craint un mal incertain,
Ce bien qu'on lui promet est encore plus vain :
Laissons au Peuple à voir et juger de ces choses :
1270 Quoi que j'ai pu moi-même être juge en mes causes,
J'en ai permis l'appel, pour vous favoriser.

FABIE père.

Mais que vous ne pouviez pourtant me refuser ;
Puis que l'un de nos rois ; c'est Tuelle, je le nomme ;
Devant tout le Sénat, à la face de Rome,
1275 Céda bien à l'appel, et montra le pouvoir
Que le Peuple a parfois de juger et de voir ;
Ce Monarque avait lors une entière puissance,
Le Peuple moins de droit, lui plus d'indépendance.

PAPYRE.

Tenez un Dictateur souverain comme lui.

FABIE père.

1280 Mais Rome n'était pas ce qu'est Rome aujourd'hui ;
Elle était sous les rois ; maintenant elle est reine,
Elle a sa liberté qui la rend souveraine.

PAPYRE.

Et cette liberté qu'elle met en nos mains
Nous rend, plus que les rois, puissants et souverains :
1285 Il est vrai qu'elle est libre à se donner un maître ;
Elle le fait ; après elle doit le connaître :
Dites, que peut le Peuple, et qu'a pu le Sénat ?
Ma dignité souffrait pour vous cet attentat ;
Et contre mon pouvoir n'étant point de refuge,
1290 Vers le Peuple, au Sénat je suis et Maître et Juge ;
Quoi que pour ma décharge, et votre allègement,
Je les fais compagnons dans ce haut jugement.
Vous n'avez su connaître une si grande grâce :
Mais je saurai tantôt rabattre cette audace.

MARTIAN.

1295 Voyez...

PAPYRE.

Rien, Martian, que mes droits absolus :
Je ne vous entends point, et ne les connais plus.
Allons au Peuple, allons ; c'est trop le faire attendre.

FABIE Fils.

Allons donc à la mort ; rien ne m'en peut défendre.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Papyre, Camille.

PAPYRE.

Non ; toutes ces raisons ne vont qu'à m'offenser ;
1300 Il est perdu, Camille, il n'y faut plus penser :
Le Peuple et le Sénat, impuissants l'un et l'autre,
N'ont pas osé l'absoudre ; aussi ce droit est nôtre,
La Dictature en moi trouve sa sûreté ;
C'est une souveraine et courte Royauté ;
1305 Je l'ai mise en sa force, et mon coeur l'a portée
En un point où jamais elle n'était montée :
De ce lieu si superbe, où vainqueur je la vois,
Elle me rit, me plaît, elle est digne de moi :
J'ai par un même coup sauvé ma renommée,
1310 Et l'Ordre souverain, cette âme d'une armée ;
J'ai maintenu l'Empire, et le commandement.

CAMILLE.

Et vous perdez Fabie en ce chaud mouvement.

PAPYRE.

Je perds un criminel ; il vaut mieux qu'il périsse
Que cette autorité, les lois, et la Justice ;
1315 Quoi ? J'aurais vu déchoir par ma facilité
La Justice, les lois, et cette autorité ?
À ma honte, par moi, durant mon ministère
Périr la Dictature, un si haut caractère ?
Pour l'honneur de Fabie, et de ses deux combats,
1320 J'aurais vu perdre Rome, et tout l'Empire à bas ?
Non ; j'aime mieux couper ce mal en sa racine :
Observateur des lois et de la discipline,
Je fais pour l'avenir, je vois par le passé
Le chemin que Manlie et Brute m'ont tracé.
1325 Par mon propre tourment pour te rendre obligée,
Que n'est-il mon parent, ô Rome protégée !
Ah ! Que n'est-il mon fils, ce gendre prétendu !
Je t'aurais plus donné, quand j'aurais plus perdu :
Je souffre autant qu'un père, et ce grand coup m'étonne,
1330 Je l'aime autant qu'un fils, Rome ; et je te le donne.

CAMILLE.

C'est un don en effet, qu'elle tiendra de vous ;
Elle l'attend, Papyre et nous l'attendons tous :
Chacun fait à Fabie un sort plus favorable,
On l'attend en vainqueur, et non pas en coupable :
1335 On le demande tel, tel il nous soit donné,
Puisque le peuple enfin ne l'a point condamné.

PAPYRE.

Il ne l'a point absous, c'est trop pour le confondre.

CAMILLE.

Il le garde pourtant.

PAPYRE.

Et c'est pour m'en répondre:
Pour ne l'irriter pas, je le laisse en ses mains.

CAMILLE.

1340 Vous avez le pouvoir : lui, l'amour des Romains.

PAPYRE.

S'ils l'aiment, ces mutins ; ils craindront ma puissance ;
Je laisse à leur orgueil cette ombre de licence,
Et le temps d'aviser s'ils se rendront garants
D'un crime à soutenir par des crimes plus grands :
1345 Ils ne le feront pas ; ce soin est inutile ;
Je suis maître du camp, je puis tout dans la Ville ;
Le Peuple, qui me voit animé pour la loi,
N'osera pas l'enfreindre, et même contre moi ;
Il connaît mon pouvoir, il connaît mon courage :
1350 Employons l'un et l'autre à ce fameux ouvrage ;
Dans un juste dessein autant que rigoureux,
Pour leur propre intérêt, opposons nous contre eux ;
Refusant les Romains montrons que je les aime,
Et rendons Rome heureuse en dépit d'elle-même ;
1355 Faisons son propre bien contre ses propres vœux ;
Ne la regardons point, regardons ses neveux ;
Indulgente à son mal encor qu'elle soupire,
N'écoutons point sa voix, et gardons lui l'Empire ;
Faisons un bien qui dure, et qu'on trouve après nous ;
1360 Perdons un criminel, pour l'intérêt de tous.

CAMILLE.

C'est perdre la valeur, sous les lois opprimée ;
Avec elle il faut donc perdre toute l'armée,
Qui dans ses intérêts entre et s'ose mêler :
Il n'est plus temps de feindre, et de vous rien celer :
1365 Tout le camp se mutine, et prend part en ce crime,
Que vous allez punir, qui contre vous l'anime ;
Valère me l'a peint un camp séditieux,
Qui... Mais Comine vient ; peut-être il le sait mieux.

SCÈNE II.

Comine, Papyre, Camille.

COMINE.

Une triste nouvelle à vos yeux me ramène :
1370 L'armée est en révolte, et tous les chefs en peine :
On y voit le désordre et la sédition,
Légion opposée à l'autre légion,
Aigle contre Aigle, enfin dans l'émeute publique
Homme presque contre homme, et pique contre pique,
1375 Le Camp prêt de se battre, ou de se débander ;
Personne n'obéit, nul n'ose commander ;
Et cette armée encor chaude et victorieuse,
D'une insolente voix, superbe, injurieuse,
Menace, en demandant à Rome, à tous ses Dieux
1380 Pour prix de ses combats son chef victorieux.

PAPYRE.

Et bien donc, quelle l'ait, finissons la tempête :
Ils demandent Fabie, envoyons leur sa tête :
Elle les instruira : qu'ils lisent, ces mutins,
Dans sa punition leur crime, et leurs destins :
1385 Ils connaîtront quel est mon bras et leur attente ;
L'ordre n'ayant rien pu, qu'elle les épouvante.
Mais sans vous oublier, sans punir à demi ;
Vous, que son crime seul a rendu son ami,
Pour le vôtre et le leur montrant ma foudre prête
1390 Vous leur irez porter et mon ordre, et sa tête :
C'est vous punir assez par ce commandement ;
Je m'en vais punir l'autre ; et partez promptement ;
Sa tête, et vous, ferez ensemble ce voyage.

COMINE.

Oui, oui, nous le ferons ; mais non pas ce message :
1395 Car pour accompagner la tête du vainqueur
On doit porter ensemble et ma tête, et mon coeur ;
C'est ainsi qu'un ami doit accompagner l'autre :
Je ferai mon devoir ; j'y vais : faites le vôtre.

PAPYRE.

Fais-le donc, insolent ; va, je ferai le mien.
1400 Quel orgueil !

CAMILLE.

Il est noble : il part, et ne craint rien.

SCÈNE III.

Lucille, Papyre, Papyrie, Flavie, Camille.

LUCILLE.

Il faut plutôt tout craindre : à peine je respire.

PAPYRE.

Qu'est-ce encor ? Quel malheur ?

LUCILLE.

Figurez vous le pire :
Pour tout dire en deux mots ; Craignez tout.

PAPYRIE.

Craignez tout :
Le peuple est soulevé.

PAPYRE.

Nous en viendrons à bout ;
1405 Est-ce là ce malheur, ce grand sujet de crainte ?

PAPYRIE.

Pour votre intérêt seul nous en souffrons l'atteinte ;
Ce malheur vous regarde, et ne nous fait trembler,
Qu'à cause qu'il vous presse et vous peut accabler.

LUCILLE.

Déjà le Peuple ému s'emporte...

PAPYRE.

Ah ! Le rebelle !

LUCILLE.

1410 Contre vous, pour Fabie ; il soutient sa querelle.

PAPYRE.

Soutenir un coupable ? Et contre un Dictateur ?
Quel désordre !

PAPYRIE.

Il en est l'objet, non pas l'auteur :
Le Peuple en le sauvant, de peur qu'il se hasarde,
Contre lui, contre vous le défend et le garde,
1415 Et craignant de sa main l'attentat généreux
Lui semble par ses soins, plus que vous, rigoureux :
Dedans sa noble ardeur et le regret de vivre
Il se voit prisonnier, alors qu'on le délivre :
La foule l'environne, et l'emporte à la fois :
1420 On le loue, on vous blâme et vos sévères lois ;

Et pour mieux résister contre vous et contre elles
De tous côtés s'assemble un nombre de rebelles
Prêts de se retirer sur le Mont Aventin,
Pour conserver Fabie, ou suivre son destin.

LUCILLE.

1425 Nous-mêmes avons vu, presque au sortir du Temple,
Leur extrême fureur, et qui n'a point d'exemple :
Démettons, disent-ils, ce rude Dictateur
Jaloux de la victoire autant que de l'auteur ;
N'ayant plus d'ennemis, qu'est-il plus nécessaire ?
1430 Déposons le : On dirait qu'ils sont prêts de le faire.

PAPYRE.

Le faire ? On ne le peut ; nous régnons pour six mois.

CAMILLE.

Ne pouvoir vous démettre ? On a chassé les Rois.

PAPYRE.

C'était pour leur orgueil, le crime, et l'insolence :
Moi, j'affermi l'Empire, et maintiens sa puissance ;
1435 Moi, je punis l'orgueil, le crime, et l'attentat ;
Moi, je soutiens les lois, qui soutiennent l'État :
Je craindrais la révolte, et cette violence,
Moi, qui rétabli l'ordre et puni l'insolence ?
Qu'il s'assemble, qu'il aille, et couvre l'Aventin ;
1440 J'irai seul m'opposer à ce peuple mutin :
Je sais trop ce qu'il faut, dans ce péril extrême,
Faire pour le pays contre le pays même :
J'irai voir violer les lois, et leur serment,
Et de tout l'Aventin faire mon monument ;
1445 Plutôt que relâcher il faudra que j'expire,
Qu'on détruise tout l'ordre, et les lois, et Papyre.

LUCILLE.

Ô cœur trop obstiné, trop généreux aussi !
Vous nous allez tous perdre en vous perdant ainsi :
Jugez de quels excès les Romains sont capables.

CAMILLE.

1450 Quoi ? Pour un criminel faire mille coupables ?
Que vois-je ?

SCÈNE DERNIÈRE.

**Fabie père, Fabie fils, Papyre, Comine,
Martian, Camille, Lucille, Papyrie, Flavie.**

FABIE père.

En voici deux ; le nombre en est moins grand ;
Rome en défendait un, et ma main vous le rend :
Plutôt que de la voir tomber dedans ce crime,
Je l'allais égorger ; je vous l'offre en victime ;
1455 Et prêt de l'immoler au nom de Dictateur
J'en viens être à vos yeux le sacrificateur.
C'est trop vous disputer une juste puissance ;
Et Rome en sa faveur a trop pris de licence :
En horreur de ce crime, et pour l'en préserver,
1460 J'aime mieux perdre un fils, que je pouvais sauver,
Que le voir glorieux, en la voyant rebelle ;
Non, je n'ai pu souffrir Rome si criminelle
Joindre à son crime noir un crime triomphant ;
Qu'elle soit sans remords ; je serai sans enfant ;
1465 Mais son sang m'adoptant plutôt toute une ville,
Je n'en vay perdre qu'un, et j'en sauve cent mille ;
Rome perd ma famille, et l'augmente aujourd'hui ;
J'offre mon fils pour elle, elle s'offre pour lui.

MARTIAN.

Elle s'offre en effet, et reconnaît sa faute ;
1470 Elle vous rend Fabie au point qu'elle vous l'ôte,
Et remettant en vous sa grâce et son appui
Elle implore pardon et pour elle, et pour lui.

FABIE Fils.

Comme elle a fait ce crime afin de me défendre,
Mon sang suffit pour tous, et je le vais répandre ;
1475 Et quand votre pitié donnerait grâce au mien,
Je ne m'en ferais pas moi-même pour le sien.

PAPYRE.

Si le crime de Rome à votre âme enflammée,
Mourez, mourez encor pour celui de l'armée :
Le Camp est en révolte, et l'infidélité
1480 A suivi de bien près votre témérité :
Voilà le second pas contre la discipline ;
Un exemple a fait l'autre, et Rome se mutine.
Mais vous en répondez ; et pour les punir tous,
Il ne faut qu'un supplice ; ils souffriront en vous ;
1485 Votre honteuse mort sera leur infamie,
Punira mon Armée, et Rome votre amie ;
Ils verront, ces soldats, punir leur faction
Sur l'auteur criminel d'une noble action ;
La honte du supplice en tous lieux publiée
1490 Me rend Maître en mon camp, et Rome châtiée.

FABIE Fils.

Je saurai prévenir cet infâme trépas.

FABIE père.

Non, quand il n'aurait point ni de coeur, ni de bras ;
Quand mon bras, quand mon coeur se trouverait si lâche
De souffrir en mon sang cette honteuse tache ;
1495 J'espérerais au Ciel, et croirais que les Dieux,
Pour l'enlever là haut, descendraient en ces lieux ;
Ou, si j'espère trop, lanceraient une foudre,
Pour laisser de ses os une honorable poudre :
Le sang des Fabiens est trop noble et trop beau,
1500 Pour craindre le supplice, et la main d'un bourreau :
On n'en voit point la trace ailleurs qu'à la campagne ;
La victoire le suit, ou l'honneur l'accompagne ;
Il ne saurait couler si ce n'est noblement,
Pour servir son pays, dont il est l'ornement ;
1505 Il fut toujours de Rome un glorieux partage,
Ou pour la secourir, ou pour son avantage.
Pour la servir encore en cet événement,
Pour empêcher son crime et son soulèvement,
Au milieu de Tribuns, dans la place publique
1510 Ce bras n'allait-il pas tuer mon fils unique ?
Mon courage l'eut fait, et le doit faire ici :
Pour vous j'ai calmé Rome ; et c'était mon souci.
Maintenant c'est mon coeur, c'est Rome repentie
Qui donne en sacrifice une si grande hostie :
1515 Mais Rome à se punir veut quelque coup nouveau,
Un Sacrificateur, et non pas un bourreau :
Autre que moi ne peut lui rendre cet office ;
J'ai droit sur la victime, et sur le sacrifice ;
Mon bras seul peut verser un sang que j'ai donné ;
1520 Que par lui soit son sort et mon nom terminé ;
Ma maison par soi-même est digne de s'éteindre :
Ce coup ne me verra ni pleurer, ni me plaindre ;
Et j'aurai pour le moins ce triste réconfort
Que le Nom Fabien par un Fabie est mort :
1525 Pour expier ton crime, et le sien que je loue,
Un père tue un fils, ô Rome, et te le voue.
C'en est fait ; il le faut : prononcez donc l'arrêt ;
Et vous verrez bientôt comme mon bras est prêt.

CAMILLE.

Arrêtez, inhumain ; quel coup voulez vous faire ?

FABIE père.

1530 Digne d'un fils si noble, et digne d'un tel père :
Rome, connais nos coeurs, vois si l'acte est Romain ;
Il te donne son sang, je te prête ma main.

PAPYRIE.

Pour achever ce coup généreux et barbare,
Si vous versez son sang, que le mien le répare ;

1535 Qu'une fille en cet acte entre, et prenne un beau rang ;
Quelle pleure en romaine, et ses pleurs soient du sang.

FABIE père.

Arrêtez ces transports, ô Fille généreuse.

FLAVIE.

Elle ne serait plus, sans mon adresse heureuse,
Qui d'un époux sauvé lui faisant le rapport
1540 De toutes deux au temple a détourné la mort.

LUCILLE.

Quoi ? Pourrais-je avoir moins de vertu que ma fille ?
Verrez-vous, sans pitié, périr vôtre famille ?
Père et mari cruel !

PAPYRE.

Dictateur malheureux,
Qu'empêche la vertu d'ouïr ces généreux !
1545 Hélas ! avant le coup ce même coup me blesse.
Mais quel hélas ? Arrière amour, pitié, faiblesse :
Rome, que dois-je faire ? Ô Rome, qu'as-tu fait ?
C'est trop punir. C'est trop retarder cet effet ;
N'écoutons plus amour, ni pitié, ni tendresses :
1550 Je vous entends, ô lois ; vous serez les maîtresses.

MARTIAN.

Rome seule doit l'être ; elle implore pour tous ;
Et c'est pour triompher qu'on la voit à genoux :
Vous tenez à vos pieds cette noble arrogante ;
C'est la première fois qu'on la voit suppliante,
1555 Elle, qui peut marcher sur la tête des Rois,
Elle enfin qui les fait est au dessus des lois.

PAPYRE.

A ces termes si hauts, après tant de furie,
On voit bien, Martian, que c'est Rome qui prie.
Levez vous, ses tribuns, et ne confondez point
1560 Son maître, et son enfant, de la voir à ce point ;
Dans ces devoirs honteux humble à mes pieds réduite
Ma vertu la regarde, et n'en est point séduite ;
Cet état trop indigne et d'elle et de ces lieux
Ne dompte point mon coeur ; mais il blesse mes yeux.
1565 Voyez voyez, Tribuns, où vous l'avez jetée,
Où vous la descendez, où vous l'aviez montée ;
Regardez son orgueil, et son abaissement ;
Comme elle m'a traité ; comme elle se dément :
Mais regardez plutôt ce qu'elle me demande,
1570 Et quel fruit malheureux il faut qu'elle en attende.

MARTIAN.

Rome préfère un homme à ce grand intérêt,
Et demande un héros, tout criminel qu'il est ;
Elle vous en veut être à jamais obligée ;
Et retombe à vos pieds, cette grande affligée :

1575 Pouvez-vous refuser à Rome un seul Romain ?
Elle prie, et jamais ne doit prier en vain.

PAPYRE.

C'en est fait ; sa prière a ma force abattue.
Et bien tu m'as fléchi, Rome, et je t'ai vaincue ;
Vois ton victorieux : Mais non, ce n'est pas moi ;
1580 C'est l'ordre souverain, c'est l'Empire, et la loi.
Fabie est convaincu ; tu veux qu'on lui pardonne :
Tout Criminel qu'il est, prends le ; je te le donne ;
Je le donne aux tribuns, dont l'importunité
L'emporte par prière, et non d'autorité :
1585 Un important exemple eut fait voir ma puissance ;
Un exemple plus doux montrera ma clémence.
Vis doncque, vis Fabie, en ce point plus heureux
Que le Peuple Romain, de ton crime amoureux,
Contre ses propres lois a défendu ta gloire :
1590 Cette insigne faveur vaut plus que ta victoire.

FABIE Fils.

Et vous la ferez croître encore de moitié,
Si je rentre en ce coeur et dans votre amitié.

PAPYRE.

Quoi qu'ait fait mon devoir, quoi qu'ait fait votre audace
L'amitié vous gardait en mon coeur même place ;
1595 Avec elle sans feinte il vous a combattu ;
J'aimais, et poursuivais un gendre, et sa vertu ;
Et votre crime est tel, qu'en mon rang votre père
Armé contre son fils n'aurait osé moins faire.

FABIE père.

Oui, je l'aurais perdu ; vous lui fûtes trop doux :
1600 Et je ne le tiens plus que de Rome, et de vous :
Quand la mort me l'ôtait, vous daignez me le rendre ;
Vous me l'avez donné.

PAPYRE.

Mais c'est pour le reprendre :
Souffrez qu'avecque vous je puisse partager
Un fils si glorieux après un tel danger ;
1605 Et pour joindre d'amour l'une et l'autre famille ;
Voici mon fils, Fabie ; et voilà votre fille.

FABIE Fils.

Quel charme à mes esprits ! Ô doux ravissement !

LUCILLE, lui présentant sa fille.

Vous deviez l'acquérir un peu plus sûrement.

FABIE Fils.

Pour un si noble prix doit-on compter la peine ?

PAPYRIE.

1610 Ce prix vous était dû ; ma mort était certaine ;
Je devais être à vous ou vivant ou mourant,
Faire mon sort du vôtre en un péril si grand :
Un plus heureux succès a mon amour suivie ;
J'étais vôtre en la mort, je suis vôtre en la vie.

FABIE Fils.

1615 Et vous serez par tout maîtresse de mon sort :
Ô le naufrage heureux, qui trouve un si beau port !

FABIE père.

Allons par leur hymen achever cette joie.

PAPYRIE.

Non ; le camp révolté veut que je le revoie.
Comine, allez devant, annoncer mon retour.

FABIE Fils.

1620 Moi plutôt...

PAPYRIE.

Demeurez ; je veux avoir mon tour ;
Vous ne combattrez point ; tout ce qui reste à faire
Est peu pour mon triomphe, et m'est trop nécessaire :
Dans Rome jouissez du fruit de vos combats ;
Souffrez qu'un Dictateur marche dessus vos pas ;
1625 Attendez mon retour, comme votre hyménée.
Après, chargez d'honneurs, la guerre terminée,
Un même jour verra triompher deux guerriers,
L'un couronné de myrte, et l'autre de lauriers.

Lauriers : Fig. et particulièrement, au pluriel. Gloire acquise par les armes, par la poésie. [L]

Myrte : Fig. et poétiquement, l'amour, à cause que le myrte, chez les anciens, était consacré à Vénus. [L]

FIN

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROI.

Par grâce et privilège du Roi donné à Paris le 9 Février 1646. signé,
Par le Roy en son Conseil, LE BRUN. Il est permis à Toussaint
Quinet Marchand Libraire à Paris d'imprimer ou faire imprimer une
pièce de Théâtre, intitulée LE DICTATEUR ROMAIN,
TRAGEDIE, et ce durant le temps et espace de cinq ans, à compter
du jour que ladite pièce sera achevée d'imprimer, et défenses seront
faites à tous Imprimeurs et Libraires d'en imprimer, vendre et
distribuer d'autre impression que celle dudit Quinet ou ses ayants
causes, sur peine aux contrevenants de trois mille livres d'amende,
confiscation des exemplaires et de tous dépens, dommages et intérêts
ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites lettres.

Achevé d'imprimer pour la première fois le 8. Avril 1646. Les
Exemplaires ont été fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].